

Affiche de l'exposition « levés avant le jour » au Musée du Gal Leclerc et de la Libération et musée Jean Moulin, proposée par LACER

LEVÉS AVANT LE JOUR

les cheminots et la guerre d'Espagne

CAHIER
N° 58
3^E Trimestre
2016



Hommage
à Georges Séguy
page 4



Les cheminots pendant
la guerre d'Espagne
page 5



Témoignage
de Carlos Fernandez
page 21



La «Retirada» Exil
républicain espagnol
d'après-guerre
page 30



Les Brigades
Internationales
page 24

Sommaire

Edito : Patrick Chamaret	page 3
La disparition de Georges Séguy	page 4
Les cheminots pendant la guerre (avec le concours archivistique de Guy Herbreteau)	page 8
Intervention délégué au 17 ^e congrès fédéral en juin 1938 (traduction officielle)	page 11
Résolution du 17 ^e congrès fédéral de juin 1938 (texte officiel)	page 13
Témoignage d'un fils de républicain espagnol par Carlos Fernandez	page 15
Les brigadistes	page 17
Message de la Pasionaria Dolorès Ibaruri à Barcelone (traduction officielle)	page 20
Sauvons l'enfance espagnole	page 20
La retirada	page 28
Morceaux choisis	page 36
Table ronde : Front populaire, laCGT et la création de la SNCF	page 39

Rédaction : Ihs Cgt Cheminots (Madeleine Peytavin et Patrick Chamaret)
Conception : PAO Cgt fédération des cheminots
Impression : Rivet
Photos couverture et pages intérieures : Sources photos et documents de ce cahier : IHS Cgt des cheminots
263, rue de Paris - case 546 - 93515 Montreuil Cedex
Tél. 01 55 82 84 40 - Fax 01 48 57 10 36 - Ihs@cheminotCgt.fr
Les cahiers de l'Institut - ISSN : 2101-3721

Notre Institut, mandaté par la Fédération, est partenaire aux côtés de l'ACER (Amis des Combattants de l'Espagne Républicaine) pour marquer dignement les 80 ans de la création des Brigades Internationales par décret du gouvernement Républicain. Sollicitée, la direction de la SnCF s'est engagée financièrement pour soutenir le projet.

Jour pour jour, ce sera donc le samedi 22 octobre 2016 à 11h00 l'inauguration d'une statue confiée à Denis Monfleur, sculpteur, sur le parvis de la gare d'Austerlitz à Paris, d'où partaient les brigadistes par le Paris-Perpignan de 22h17.

Tout au long de ce cahier, nous proposons de revenir sur cet événement et de rappeler les causes de cette guerre, l'intervention des fascistes européens et la non-intervention des gouvernements occidentaux. Qui étaient ces brigadistes ? Quelle a été l'action de solidarité des cheminots et de leur fédération ? Comment s'est passée l'exode des républicains espagnols ? Et bien évidemment quelques morceaux choisis.

Le 18 juillet 1936, le soulèvement militaire, préparé par les nationalistes, éclate, la guerre d'Espagne commence.

Durant près de trois ans, le peuple espagnol se trouve divisé. D'un côté, les nationalistes dirigés par le Général Franco sont soutenus par l'Église, tandis que les armées et les troupes d'Hitler et de Mussolini s'entraînent et testent leur matériel. De l'autre côté, les Républicains comptent dans leurs rangs, différentes tendances de gauche : marxistes, anarchistes, socialistes, communistes et républicains modérés. La République espagnole reçoit, de son côté, l'appui de milliers de volontaires étrangers. La guerre d'Espagne a entraîné le départ de plusieurs vagues de réfugiés vers la France, jusqu'en 1939 où la chute de Barcelone provoque, en quinze jours, un exode sans précédent. Près d'un demi-million de personnes franchissent alors la frontière des Pyrénées, dans de terribles conditions.

Nous ne sommes plus alors en 1936, les conditions politiques en France sont bien différentes et la seconde guerre mondiale frappe à la porte après les accords de Munich. Les conditions d'accueil des réfugiés, hommes, femmes et enfants sont des plus difficiles et pas des plus glorieuses. La fédération, constante dans son soutien au peuple espagnol pendant ces trois années ainsi que ses syndicats, ne ménageront pas leur peine et seront encore en première ligne pour manifester la solidarité cheminote et accueillir solidairement les réfugiés.

Beaucoup de brigadistes et républicains espagnols continuent ensuite leur engagement contre le fascisme pendant les années 1939-1945 : « Nous nous sommes levés avant le jour », aimait répéter le Colonel Henri Rol Tanguy lorsqu'il était interrogé sur le rôle des Brigades internationales parties défendre la République espagnole. « Nous avions compris », ajoutait-il, « que partant défendre Madrid, nous défendions Paris et l'Europe de la menace nazie »

Patrick Chamaret - Président de l'IHS



Georges Seguy 1979-DR-IHS-CGT

GEORGES SÉGUY

NOUS A QUITTÉS LE 13 AOÛT 2016

Secrétaire général de la fédération des cheminots de 1961 à 1965

Secrétaire général de la confédération de 1967 à 1982

« Je vous l'avais dit au 40^e Congrès. Je vous le dis, je vous le répète aujourd'hui avec une conviction plus profonde encore : la CGT c'est beau ! »

Allocution 41^e congrès de la CGT, 1982, Lille

Passionné par l'histoire, Georges Séguy aimait à dire « *Qui peut savoir où il va, s'il ne sait pas d'où il vient ?* ». Dans le domaine de l'histoire et dès qu'il est en responsabilité à partir de 1961, Georges Séguy impulse le rôle de la fédération dans le domaine de l'histoire sociale.

En effet c'est au congrès fédéral qu'est prise la décision d'écrire une histoire sociale de la fédération et c'est Joseph Jacquet qui fait part au congrès de novembre 1965 de la mise en place d'une commission Histoire chargée de travailler à ce

livre destiné à la célébration des 50 ans de la fédération. Cet ouvrage, pratiquement épuisé aujourd'hui, fait encore référence auprès des militants, des chercheurs, des historiens. Quand Georges Séguy part à la retraite en 1982, il reste attentif au rôle de l'histoire dans la formations des militants, des syndiqués et il fonde au niveau de la confédération CGT le premier institut d'histoire sociale qu'animent des militants et renforce cette institution avec la participation de scientifiques.

D'autres instituts sont fondés à la suite : instituts régionaux, départementaux ou fédéraux.

Georges Séguy est très heureux lorsque notre fédération fonde son propre institut en 1997: inspiré par le travail de Pierre Semard qui avait écrit une histoire de la fédération et celui de Joseph Jacquet. Notre institut continue, grâce à l'élan donné par Georges Séguy, ce travail de témoignage en œuvrant à une histoire des cheminots dont le deuxième volume devrait paraître à la fin de l'année 2016.

Merci Georges pour cette magnifique leçon d'histoire !

Le Bureau de L'ihS

*Gilbert Garrel dans la Tribune des cheminots n° 949 de septembre 2016 dans l'hommage à Georges Séguy



© Pascale Lalys

Le patio du complexe CGT, à Montreuil, se nomme à présent «Patio Georges Séguy»

LES CHEMINOTS PENDANT LA GUERRE D'ESPAGNE !

Préambule :

Nos camarades du Collectif Ihs cheminot de Toulouse, sous l'impulsion de Guy Herbreteau ont engagé un travail collectif important de recensement des articles parus dans les tribunes des cheminots des années 1936 à 1939, poursuivant le travail engagé et déjà publié par notre regretté Pierre Lapeyre dans le N° 30 des « Cahiers de l'Institut ». Articles et dessins de grande qualité, aujourd'hui témoins de l'histoire, et pendant la guerre pour permettre aux syndiqués et aux cheminots de connaître la position de la fédération, aux syndicats et militants d'intervenir pour manifester leur solidarité et leurs actions. Ces derniers ne manquent d'ailleurs pas de le faire... documents qui méritent d'être diffusés encore aujourd'hui montrant la traduction des prises de position de la fédération en actes concrets, dans un environnement politique et idéologique pourtant des plus défavorables à cette action.

Afin de réunir ces deux travaux qui se complètent et s'actualisent, nous publions quelques pages et passages de ces 3 années, la publication historique et chronologique complète dépasserait la capacité de ce cahier. La totalité est bien évidemment consultable aux archives fédérales.

Rappel du contexte (extrait cahier institut n°30)

Le début de la guerre d'Espagne !

Dès les premiers instants de la guerre, en juillet 1936, la CGT et la Fédération des Cheminots, se sont lancées dans un soutien actif aux Républicains espagnols. Cette solidarité ne faiblira pas jusqu'au tragique dénouement du conflit en 1939 et l'écrasement de la République par les fascistes alliés.

La fédération et bien évidemment « La Tribune des cheminots », pendant toute cette période va apporter, quasiment dans chaque numéro, des informations sur la lutte héroïque du peuple espagnol et refléter l'investissement, tant des organismes dirigeants de la CGT, que les multiples initiatives des syndicats.

La compilation exhaustive des articles couvrant ces quatre années montre le niveau de solidarité active des cheminots face à ce terrible conflit et présentement dans les premiers mois de la guerre. Il est nécessaire de bien situer, même rapidement le contexte qui a précédé ces événements, en Espagne certes, mais aussi dans notre pays.

« **En France**, dès le mois de mars 36, au congrès confédéral de Toulouse la CGT entérine sa réunification, alors que les Fédérations de cheminots avaient déjà réalisé la leur en 1935 et même, pour certaines Unions, depuis octobre 1934 ! Cette dy-

namique unitaire ne pouvait que susciter un profond mouvement revendicatif qui allait se traduire par les grandes luttes de mai-juin 36 porteuses d'acquis considérables, concrétisés par les Accords Matignon. Parallèlement, sur le plan politique, c'est la victoire des forces de gauche aux élections législatives et la formation d'un gouvernement de Front populaire. Il faut aussi souligner un fort mouvement antifasciste dans le pays qui avait pu réaliser l'immense manifestation de février 1934 alors que les périls montaient en Europe de tous cotés.

En Espagne, depuis 1931 la monarchie a dû céder la place à la République. En février 1936 c'est la victoire du Front populaire. Une forte opposition se développe, notamment dans l'armée qui prépare un soulèvement que l'assassinat du leader de droite José Calvo Sotelo le 13 juillet, va précipiter. Dans les jours qui suivent des garnisons s'emparent en Espagne de Séville et Pampelune alors que depuis le Maroc espagnol Franco, qui dispose de 17000 hommes, fait passer ses troupes en Espagne. Le 19 juillet le chef du gouvernement républicain espagnol Giral, demande l'aide militaire de la France, le 20, Franco sollicite celle d'Hitler... La guerre d'Espagne a commencé ! Pendant toute la guerre, la CGT au plan confédéral* et la fédération CGT des cheminots traduiront leurs prises de

positions en actes concrets pour venir en aide au peuple espagnol. La tribune des cheminots en fera état à chaque parution (à l'époque une parution à la quinzaine).

Deux articles situeront d'entrée le fond et la forme du positionnement de la fédération

- Dès le 1^{er} août 1936, la Tribune des cheminots publie un appel de la CGT sous le titre « Au secours du peuple espagnol » qui déclare entre autre :



Tribune des cheminots 01/08/1936

« ... Le triomphe des rebelles espagnols signifierait pour tous les peuples un accroissement du péril fasciste, un recul de la civilisation, un danger pour la paix. Il serait une menace permanente contre notre pays et la République.

La solidarité doit être agissante et efficace. Des fonds sont indispensables pour assurer le ravitaillement de la population, secourir les blessés, panser les plaies de la guerre civile.

La Confédération Générale du Travail renouvelle l'assurance de son entière solidarité à l'Union Générale des Travailleurs et à la classe ouvrière d'Espagne qui fait preuve de tant de vaillance et d'esprit de sacrifice.... »



- La Tribune du 15 août sous le titre « Neutralité Solidarité ! » publie en page 1, un article important que signe Lucien Midol.



Relevons quelques passages :

« ...On connaît les causes des tragiques événements qui se produisent au delà des Pyrénées : en février 1936, le Front populaire espagnol triomphait aux élections aux Cortès. La nouvelle majorité se mettait immédiatement à la besogne pour réaliser le programme sur lequel elle était élue et s'efforcer de réparer les injustices sans nombre, que la majorité réactionnaire avait accumulées depuis la révolte des Asturies, à redonner aux travailleurs et aux paysans, ce que Gilles Robles et Lerroux leur avait enlevé dans le cours de 1935

Et plus loin :

« ...Le peuple travailleur de France, qui vient lui aussi de se donner une majorité et un gouvernement de Front populaire, qui a des ennemis de classe aussi « patriotes » que les chefs rebelles espagnols est par sentiment, par solidarité, avec ses frères travailleurs d'Espagne qui défendent leur liberté et leur République... »

Puis il aborde une question capitale, la neutralité :

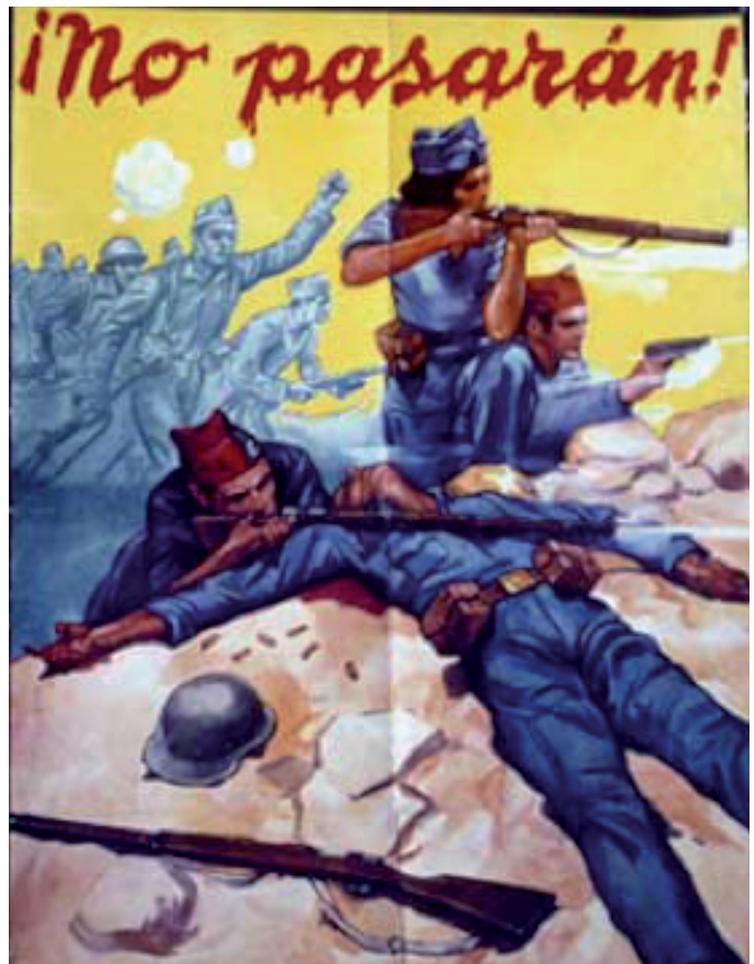
« Bien entendu, et ce n'est pas fait pour nous surprendre, les réactionnaires, les 200 familles, et leur presse servile sont au contraire sympathiques à ceux qui assassinent froidement leur patrie. Ces derniers ne travaillent pas seulement pour les March et autres requins espagnols, Pour vaincre, ils ont fait appel ou conclu des accords au détriment de l'Espagne indépendante avec Mussolini et Hitler qui fournissent avions, armes, munitions, officiers, techniciens, pendant que pour maintenir la paix internationale en danger, on lance une campagne en faveur de la « neutralité » vis-à-vis des deux groupes de combattants.

Je ne veux pas discuter des raisons diplomatiques qui militent en faveur de la neutralité, et du maintien de la paix internationale, mais neutralité n'est pas recul constant vis-à-vis des insolences hitlériennes et mussoliniennes, neutralité ne peut pas être synonyme de blocus du gouvernement régulier, une violation du droit commun international. »

Enfin il appelle à l'organisation de la solidarité :

« ... C'est pour cela que nous devons nous mobiliser, constituer partout des comités d'aide, de soutien, dans lesquels les syndicats joueront un rôle important. C'est ainsi que nous hâterons la victoire de nos camarades espagnols dont l'héroïsme est si grand et qui, même isolés, n'oublent jamais que la lutte contre les Franco, contre les fascistes, contre les généraux félons, est une nécessité impérieuse... ».

Le ton est donné.



Mikhaïl Koltsov -1936)
œuvre domaine public
extrait affiche non sourcée



Ainsi, dès le départ du conflit, la position de la CGT et de la Fédération est claire. Ces engagements ne restent pas au sommet et déjà, la Tribune des cheminots rendra compte également des initiatives des syndicats tant en prises de position qu'en initiatives et actions de masse et de solidarité active, fait état d'une déclaration du conseil syndical des cheminots CGT de La Rochelle qui salue l'héroïsme du prolétariat espagnol et qui donne sans réserve son adhésion au rassemblement mondial pour la paix. Ce n'est que le début d'une longue liste de solidarité.

La fédération des cheminots participe également au niveau international à mobiliser toutes les forces sociales et « Les organisations ouvrières internationales devant les événements d'Espagne » au Comité exécutif de la FSI qui a consacré une large place à la situation espagnole. Dans sa résolution le comité condamne la politique de non-intervention, assure le peuple espagnol de son soutien et appelle toutes les organisations adhérentes à la solidarité morale et matérielle à le soutenir.

**La solidarité n'est pas un vain mot...
quand les affrontements militaires et la
répression se développent en 1937**



Barricades populaires à Barcelone, 1936,
source Galica Bnf



Faut-il rappeler que la quasi-totalité de l'armée était passée en 1936 à la rébellion nationaliste et que le gouvernement légal disposait uniquement de volontaires pour constituer son armée populaire avec l'aide ensuite des brigadistes internationaux. Faut-il encore rappeler le sous équipement en armes et munitions, et que celles, acquises par le gouvernement légal en vertu d'achats antérieurs effectués selon les conventions internationales en la matière n'ont jamais été honorées, au nom de la non intervention et ont abouti à un blocus de l'Espagne républicaine, tandis que via le Portugal, Hitler et Mussolini ravitaillaient puissamment Franco.

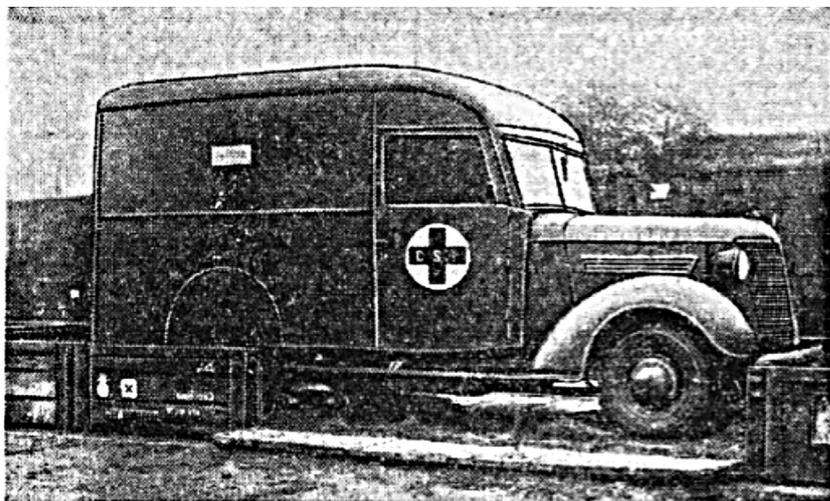
Nous signalons ci-dessous les batailles les plus significatives, sans autres commentaires, sinon quelles ont eu en commun de nombreuses victimes combattantes et civiles. D'autres combats bien évidemment ont superposé ou se sont enchaînés à cette liste qui permet d'imaginer et comprendre l'évolution de la guerre.

Les Républicains résistent victorieusement à Madrid : alors que Franco a lancé quatre colonnes sur la capitale (c'est à cette occasion que naît l'expression « cinquième colonne », par allusion aux franquistes clandestins et armés dans Madrid), barrivée du matériel russe et des premières brigades internationales vient appuyer la défense de la ville par les miliciens. Les troupes de Franco, malgré des combats sans merci, ne dépassent pas le faubourg de Carabanchel et la Cité universitaire.

Les Républicains attaquent à Brunete (5 juillet) et à Teruel (15 décembre) et font subir aux italiens un échec à Guadalajara (18 mars). Mais les franquistes s'emparent, au sud, de Málaga (10 février) et, au nord, de Bilbao (19 juin), de Santander (26 août) et de Gijón (19 octobre). Leurs offensives sont appuyées par des bombardements de terreur de la légion Condor (raid sur Guernica, en avril 1937).

La Fédération organise la venue en France des enfants d'Espagne en reprenant les termes de l'accord établi entre le gouvernement espagnol et le Comité d'Accueil aux enfants d'Espagne présidé par la CGT. Des recommandations font l'objet de cet accord concernant notamment les conditions de transfert notamment que les convois d'enfants auront lieu par groupe de 100, accompagnés de deux professeurs et de cuisinières... que les enfants seront placés en colonie... que l'on procèdera ensuite au placement définitif des enfants dans les familles après enquête approfondie de moralité...

Un vaste mouvement de solidarité qui se détermine dans le monde entier pour sauver les enfants. En Suède, en Angleterre, en Suisse, en Hollande, en Belgique..., des familles réclament des enfants et G. Buisson rappelle que la Conférence Internationale de coordination pour l'aide à l'Espagne Républicaine souhaite une véritable coordination en demandant que celle-ci soit réalisée en accord avec le comité d'accueil aux enfants d'Espagne fondé à Paris par la CGT



En mars 1937, la Fédération CGT des Cheminots avec le concours financier de ses Unions de Réseaux offre une des deux ambulances de la Centrale Sanitaire Internationale aux combattants antifascistes d'Espagne.

(Extrait Tribune 20 06 1938)

Cette solidarité envers les enfants, se conjuguent avec des prises de positions fédérales, des appels et des dénonciations des bombardements et massacres de populations.

Comme « Au SECOURS de l'Espagne » après la destruction de GUERNICA, (bombardement massif par l'aviation allemande le 26 avril 1937), est repris la résolution du Rassemblement pour la Paix, faisant part de l'indignation que provoque ce massacre des populations civiles du pays basque et supplie le gouvernement Français d'intervenir de toute urgence auprès de la SDN pour que soit mis fin à l'agression de l'Italie et de l'Allemagne contre l'Espagne membre de la Société des Nations.

Barcelone, le 24 mai 1938.

**Monsieur le Président
et Cher Camarade,**

Nous venons de recevoir, par l'intermédiaire de la Centrale sanitaire internationale, les deux ambulances sanitaires destinées à notre armée républicaine et, en même temps que je vous remercie très vivement au nom de nos soldats qui se battent courageusement pour la liberté de l'Espagne, je tiens à

vous exprimer personnellement la sympathie avec laquelle nous acceptons la collaboration généreuse des membres de votre Fédération qui nous rappelle encore une fois les motifs de solidarité qui inspirent notre lutte.

Veillez croire, monsieur le Président et cher camarade, à mes sentiments les meilleurs et les plus cordiaux.

**Signé : l'Inspecteur général
de la Santé de l'Armée.**



Le 5 juin 1937 le secrétaire général de la Fédération Pierre Sémard dénonce « Les Crimes du Fascisme en Espagne » notamment de Guernica par l'aviation et d'Almería par la flotte allemande, et leurs conséquences sur la population de tous âges.

« Il appelle l'ensemble des organisations internationales politiques et syndicales à créer l'unité d'action pour venir en aide au peuple républicain espagnole. Il en va des libertés et de la paix pour les travailleurs du monde entier. »

Ce n'est pas un hasard si Pierre Sémard juge utile d'intervenir à ce moment clé de la guerre d'Espagne. Il perçoit déjà toutes les conséquences que va entraîner une défaite des républicains pour l'Europe et le monde.

Du 3 au 15 novembre 1937, une délégation de la fédération et de ses unions de réseaux se rend en Espagne à l'invitation du comité nationale des chemins de fer espagnols. Ils y rencontreront bien évidemment les militants, les cheminots et la population, participant à de multiples rassemblements de masse, sillonnant le pays et découvrant son état de destruction. Dans son compte-rendu qui sera publié, sous la forme d'une brochure, ils témoignent de leur vécu, de l'attente de la solidarité et de la gratitude du peuple espagnol vis-à-vis de cette solidarité déjà exprimée. Ce qui les marquera c'est le courage des combattants, la détermination des cheminots espagnols saluant la solidarité exprimée sous les hourras des « Viva Francia ! vivas les ferroviarios franceses », et « d'une population libre qui lutte pour ne pas succomber sous l'assaut forcené des fascismes mondiaux ».



Cheminots espagnols (source ihs cheminots)

MANIFESTATION INTERNATIONALE DE SOLIDARITÉ
18 JUILLET 1936 — A L'ESPAGNE RÉPUBLICAINE — 18 JUILLET 1937

Le 18 Juillet 1937
il y aura un an que la République Espagnole fut agressée par des officiers félons, passés au service du fascisme international

Depuis un an :
les Républicains espagnols résistent à ces traîtres ; les catholiques espagnols aux Maures ; la nation espagnole au fascisme hitlerien et mussolinien

L'ENJEU DE LA BATAILLE
C'est **L'INDÉPENDANCE DE L'ESPAGNE**
C'est **LA SÉCURITÉ DE LA FRANCE**
C'est **LA PAIX !**

Depuis un an
près d'un demi million d'hommes femmes et enfants sont morts, victimes du fascisme international

Depuis un an
les pacifistes, les démocrates et les défenseurs de la culture espagnole ont collecté dans le monde entier 200 millions + francs pour soulager les souffrances du peuple espagnol

C'est beaucoup.
Ce n'est pas assez !
Ce ne sera pas assez, tant que les villes seront bombardées, tant que les enfants seront massacrés, tant que la paix n'aura pas été rétablie en Espagne et sauvegardée hors d'Espagne par la victoire des Républicains.

**POUR LEUR VICTOIRE
POUR NOTRE PAIX
SOLIDARITÉ !
UNION !**

L'Union n'additionne pas seulement les effets de solidarité. Elle les multiplie !

Envoyez vos dons au Comité International de Coordination et d'Information pour l'Espagne Républicaine, 37 rue Jean Dolent Paris, 17^e Centre (dépôt postal) : Georges. EHERVE PARIS 8048 - en spécifiant : POUR LE COMITÉ INTERNATIONAL.

Archives ihs cheminots

En visite notamment à Belchite, ville d'Aragon détruite par les nationalistes ils découvrent les horreurs des témoignages des rescapés, les ruines, des morts encore sous les décombres et l'odeur des incendies mêlée à celle des corps en décomposition... qui poussent à la haine contre ceux qui ont odieusement et froidement perpétrés de tels assassinats.



(Source ihs cheminot... délégation fédérale)

Une nouvelle fois en octobre c'est un appel pathétique pour venir en aide au peuple de l'Espagne que lance la fédération « AU SECOURS de L'ESPAGNE ASSASSINÉE » en dénonçant à nouveau et sans ambages l'attitude du gouvernement Français qui a refoulé de l'autre côté des Pyrénées, par dizaines de milliers, des femmes, des enfants, des vieillards chassés de leur foyer par les hordes du fascisme international. 800 000 pour la seule province de Catalogne le chiffre de réfugiés que les autorités républicaines devront loger, habiller, nourrir. (...)

Laissez-vous mourir de privations les petits enfants échappés aux horreurs des bombardements. (...)

Votre fédération voudrait dans quelques jours envoyer un train complet de vivres De l'autre côté de Pyrénées-Orientales. Elle devra faire un très gros effort financier ; ne voudrez-vous pas l'aider ? Arrachez à la mort les gosses et les femmes d'Espagne. (...)

LA TRIBUNE DES CHEMINOTS



Chassés de leur foyer, séparés de tous ceux qu'ils aiment, les vieux paysans fuient devant les fascistes criminels

(Dessin extrait de « Le Travail en Images », de l'U.B.O.T.)

Le 17 janvier 1938, Pierre Semard reprend sa plume pour un plaidoyer « Intitulé La Paix Chancelante », où il met en garde contre la menace d'une conflagration générale. « Le monde est de plus en plus sous la menace d'une conflagration générale.

Que la classe ouvrière de notre pays, que tout notre peuple travailleur prenne bien garde et mobilise toutes ses forces pour sauvegarder la paix, pour accorder toute sa solidarité au peuple républicain d'Espagne et au peuple chinois, afin qu'ils ne soient pas écrasés par le fascisme international.

Nous avons souvent dit qu'il était à nos portes ; il est démontré maintenant qu'il est aussi à l'intérieur de notre pays. Mesurez le danger s'il s'installait encore sur la frontière des Pyrénées..... »

L'année 1938 commence comme 1937 s'était terminée par une intensité du conflit et des combats importants puis déterminants dans l'inégalité des rapports de forces militaires. Manifestement, les événements s'accélérent, mais la confiance dans une possible victoire des républicains est encore vive.



Sources ihs cheminots

Entre le 15 de décembre 1937 et le 20 février 1938, la ville de Teruel changea plusieurs fois de mains et subit de lourds bombardements de l'artillerie et de l'aviation. Au début, les républicains étaient en train de gagner. Une contre-offensive des nationalistes, commencée le 9 janvier, terminait avec la chute de la ville le 22 février. Il est estimé que la perte humaine totale de la bataille aux environs et dans la ville s'est élevée à 57000 morts (nationalistes) et 85000 morts (républicains).

18 mars 1938. Terribles bombardements de Barcelone opérés par l'armée franquiste, opérés par l'aviation italienne, sur ordre personnel de Mussolini, un an jour pour jour après la défaite italienne (face aux Républicains) de Guadalajara.

15 Avril : Prise de Vinaroz, qui coupe l'Espagne républicaine en deux, avec d'un côté, la Catalogne, et de l'autre, la région de Madrid, toujours Républicaine.

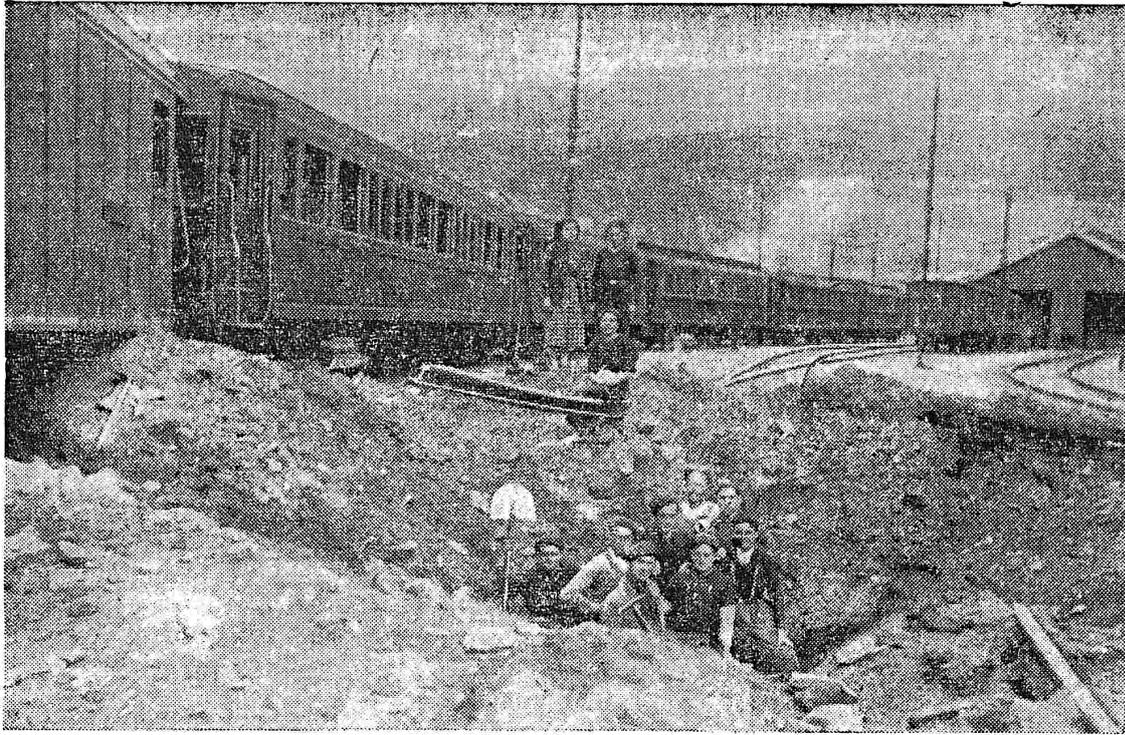
26 Mai : L'aviation fasciste survole le territoire français et Cerbère et la gare

24-25 Juillet : Début de la bataille de l'Ebre. La Brigade internationale des Français la « XIV » dite « La Marseillaise » sera de tous les combats jusqu'à cette dernière grande bataille, la plus sanglante de toutes, la Bataille de l'Ebre.

Et c'est en pleine bataille de l'Ebre que les Brigades internationales sont retirées par le Président espagnol Negrin qui pensait ainsi faciliter le départ des troupes allemandes et italiennes d'Espagne. Vaine illusion. L'Angleterre et les Etats-Unis avaient déjà reconnu le régime franquiste dit de « Burgos »

LA TRIBUNE DES CHEMINOTS

APRES LE BOMBARDEMENT DE CERBERE



LES VANDALES SONT PASSES PAR LA...

Il n'y a pas de mots assez significatifs pour qualifier le lâche attentat dont Cerbère, terre de France, a été le théâtre le 26 mai 1938.

Afin de bien renseigner notre grande famille cheminote, voici les faits véridiques tels qu'ils se sont déroulés :

C'est vers 21 h. 30, par un temps idéal, clair et sans vent (contrairement au communiqué de la radio et de la presse fasciste), que le vrombissement de moteurs d'avions se fit entendre. Immédiatement, les projecteurs espagnols installés à Port-Bou, alertés par le repérage de son, se mirent à balayer le ciel.

La D. C. A. espagnole entra en action. Un véritable combat est engagé au-dessus de la localité, les canons et mitrailleuses anti-aériens crachent à jet continu, cherchant par un tir de barrage efficace, d'empêcher le survol de Port-Bou par l'aviation fasciste. Hélas ! ce n'était pas Port-Bou que les oiseaux de mort cherchaient, c'était Cerbère (à noter que Port-Bou n'est pas éclairé la nuit, tandis que Cerbère en plus de son éclairage normal possède sa cocarde tricolore illuminée). Au plus fort de la bataille, un sifflement sinistre suspend notre respiration, au même instant une formidable explosion ébranle l'atmosphère. Toutes les maisons ont frémi, ce n'est que bris de vitres, portes et fenêtres claquèrent... La colère impuissante et un peu d'effolement s'empara de la population, cherchant dans une course éperdue à se mettre à l'abri des projectiles. La D. C. A. espagnole intensifia d'avantage son tir. Les projecteurs scrutent le ciel de leur faisceau lumineux. Un de ceux-ci réussit

à prendre dans son écran un avion ennemi. C'est un hydravion allemand, un Dornier. L'appareil semble en difficulté, car la cible est visible pour nos amis espagnols, et perdant de la hauteur il gagne la large...

Dès l'alerte terminée, nous nous portâmes immédiatement sur les lieux d'éclatement des bombes. La gare avait bien été atteinte. Deux bombes tombèrent au milieu des voies, une à environ 2 mètres du poste d'aiguillage 4, l'autre sur les voies de l'entretien, creusant des entonnoirs de 15 mètres de diamètre sur 3 mètres environ de profondeur. Un peu plus loin au-dessus du chantier, un groupe de maisons a été également ravagé, quelques-unes sont inhabitables. Encore au-dessus un chapelet de 8 bombes incendiaires (rien ne manquait dans ce sauvagement attentat) tombèrent dans les vignes. Bien plus loin encore des bombes... En tout 18 dont 8 incendiaires.

Ceci se passait le jour de l'Ascension, fête chrétienne. Ces bombes venant d'Italie étaient, sans doute, bénies par le pape et destinées à ses fidèles... Voilà comment ils entendent appliquer la doctrine du Christ, qui fut le premier socialiste et qui avait comme devise : « Aimez-vous les uns les autres, tu ne tueras point »... etc., etc...

Ils nous ont davantage fait comprendre aussi en quoi consiste leur fameux axe Berlin-Rome. Nous en avons vu une application du fait que les hydravions étaient allemands et les bombes de fabrication italienne. Et c'est l'exacte vérité et en entière contradiction avec la presse fasciste (la grande presse bien pensante) qui

osait insérer que le raid sur Cerbère serait l'œuvre d'avions républicains maquillés, afin d'inciter le gouvernement de la République française à une action directe en Espagne. Ceci est de la pure calomnie et le plus grand mensonge qui puisse exister.

Le lendemain eut lieu un meeting en plein air, notre député Noguères, ainsi que le camarade Saunières de l'U. D. des syndicats confédérés, devant la population assemblée, en des termes bien sentis, ont promis tout leur pouvoir afin de sauvegarder la population de Cerbère contre toute nouvelle incursion de notre territoire par l'aviation fasciste et une « Internationale » vengeresse sortit de toutes les poitrines et servit de conclusion aux orateurs. Leur voix semble avoir été entendue du fait que, depuis le lendemain, des batteries de D. C. A. sont installées sur la frontière. Ceci a rassuré pour beaucoup la population.

Quant à nous, cheminots, fonctionnaires, employés de commerce, ouvriers agricoles, etc., étroitement liés dans notre grande C. G. T. nous criions à haute voix : des vivres, des munitions pour l'Espagne républicaine !!!

Pas de non-intervention, ouvrez toute grande la frontière catalane, à seule fin que l'héroïsme de nos camarades espagnols puisse chasser définitivement le fascisme de leur territoire et assurer par répercussion notre propre sécurité, la défense de nos droits et le triomphe de la démocratie.

L. FORNER,
Secrétaire du
Syndicat de Cerbère



Jules Crapier

Jules Crapier, secrétaire fédéral écrit : Le drame sanglant se poursuit de l'autre côté des Pyrénées ; chaque jour des enfants, des femmes, des vieillards sont mutilés ou trouvent la mort dans d'horribles souffrances.

Sur la ligne de feu, des hommes, épris de liberté, résistent à l'envahisseur fasciste et l'empêchent d'asseoir sa domination sur la terre d'Espagne.

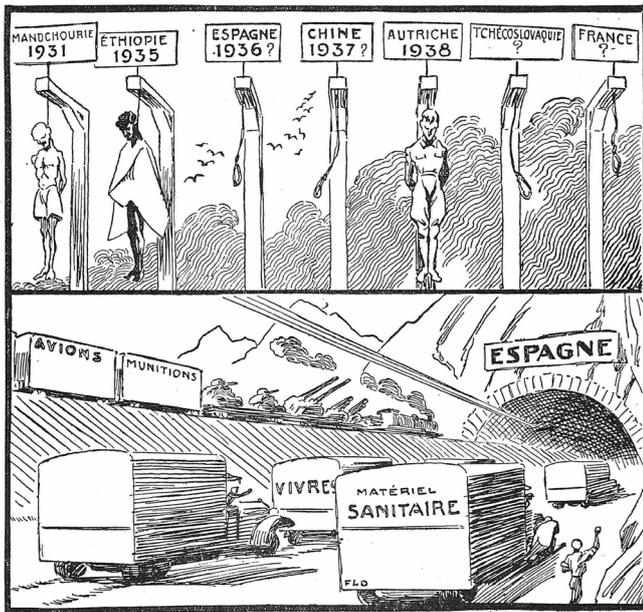
Dans la Tribune du 25 juillet, nouvel appel à l'aide : « Aidons à la victoire de nos frères d'Espagne »

Ils vaincront si, de notre côté nous voulons et nous savons faire notre devoir. (...)

Eh oui, chers camarades, encore, parce que la guerre n'est pas finie, parce que ceux qui étaient à Madrid étaient aussi à Brunete, à Belchite, à Teruel et qu'ils sont encore en train de se battre pour que le fascisme ne puisse venir chez nous réaliser ses criminels desseins. (...). Au moment où les combats s'amplifient les Brigades internationales sont retirées du front de l'Èbre en septembre 1938 à la demande du comité de non-intervention et les troupes républicaines sont repoussées sur l'autre rive de l'Èbre. Les brigades internationales quitteront l'Espagne quelques semaines après (voir articles suivants sur les brigadistes et cérémonie dans Barcelone.)

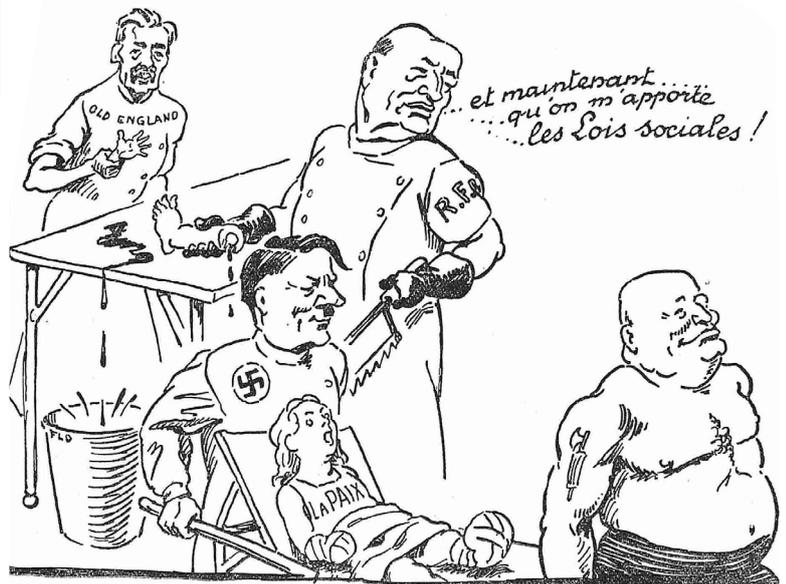
Les accords de Munich, signés fin septembre 1938, pour la France par Daladier entre l'Allemagne, le Royaume-Uni et l'Italie sont présentés par celui-ci comme des accords de paix. Ce n'est pas l'avis de la CGT qui pourfend cet accord.

CE QUI NOUS ATTEND DEMAIN...



...SI NOUS NE SAVONS PAS AIDER L'ESPAGNE REPUBLICAINE

APRÈS MUNICH



— Pendant qu'on est en si bon chemin !



LES PROBLÈMES DE L'HEURE ET L'ACTION DE DEMAIN

Les tragiques événements actuels ont arrêté quelque peu notre par **Pierre SEMARD** premier plan l'Allemagne hitlérienne. C'est sans doute sur les

POUR FAIRE RECULER LA GUERRE UNE RESOLUTION DE LA COMMISSION ADMINISTRATIVE DE LA C.G.T.

LES CONDITIONS DE LA PAIX

Nous voici donc arrivés à l'une des étapes que je laissais prévoir par **A. PERIGNON**

Tribune des cheminots Octobre 1938

Dans la Tribune des cheminots du 03/10/1938, Pierre Semard aborde « Les problèmes de l'heure et l'action de demain ».

« La menace de guerre conduit le gouvernement à prendre des mesures de sécurité et les cheminots sont appelés à fournir des efforts supplémentaires, alors que les plus jeunes sont mobilisés.

La fédération est intervenue auprès du président pour poser les revendications que cette situation entraîne. Notamment celle concernant l'évacuation possible des familles de cheminots des régions frontières. »

Puis Albert Perignon, secrétaire fédéral revient quant à lui sur « Les conditions de la paix ».

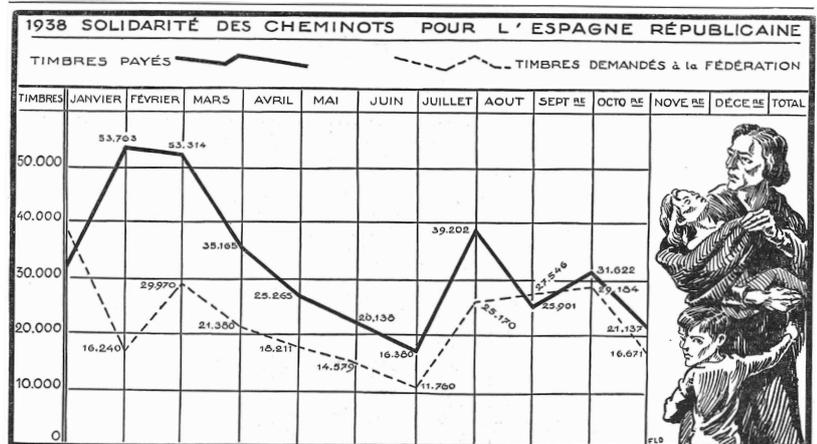
Il fait part de la satisfaction « de constater qu'Hitler s'est heurté à une résistance un peu plus ferme des milieux anglo-français sur la question de la Tchécoslovaquie s'attirant les deux courageux manifestes du président Roosevelt. L'attitude de l'URSS demeurant, d'autre part sans équivoque, (...).

Mais il met en garde et s'étonne de constater que MM. Daladier et Chamberlain s'étaient laissés gagner par un système de pacte à quatre qui porte un nouveau coup à la SDN et avaient signé un accord dont le moins qu'on puisse dire est qu'il n'est pas certain, (...) que la Tchécoslovaquie le juge acceptable. (...).

Notre devoir est donc bien net : il consiste à travailler sans cesse, sans jamais nous laisser rebuter, à renforcer les dispositions naturelles qui rapprochent, en dépit des frontières, les hommes d'une même classe sociale. (...).

On comprend que ce n'est pas là le travail qu'il convient de demander aux super nationalistes qui se nomment Hitler et Mussolini et que je n'entretenne point les mêmes illusions que nos gouvernants sur l'efficacité de leur collaboration ».

Le 23 Décembre l'offensive nationaliste finale est déclenchée en Catalogne et Barcelone tombe à son tour devant les troupes franquistes le 26 jan-

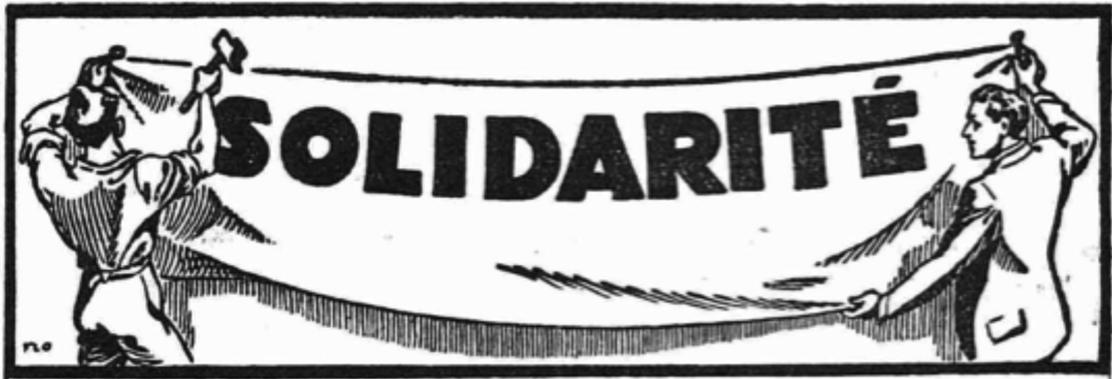


Alerte ! Camarades ! Ne les laissez pas mourir de faim...

vier 1939. Après la chute de Barcelone, les événements s'enchaînent, l'exode et l'internement des combattants républicains en France en février et le blocage de la flotte à Bizerte marquent la fin des opérations militaires. Les nationalistes occupent toute l'Espagne, et leur cinquième colonne leur livre Madrid (28 mars). L'Angleterre et la France s'empresse, rapidement, trop rapidement de reconnaître le gouvernement de Franco le lendemain... Les relations diplomatiques sont rétablies avec Madrid, Pétain deviendra même ambassadeur de France en Espagne de mai 1939 à mars 1940.

La situation internationale marque l'inquiétude des militants CGT dans la période. Les menaces de guerre sont bien réelles. Pour autant la guerre d'Espagne et ses conséquences conservent à juste raison une place importante dans leurs préoccupations. La situation des enfants des femmes et des réfugiés toujours plus nombreux ne cesse de s'aggraver. L'aide des cheminots ne faiblit pas, mais il faut sans cesse informer et solliciter tant les besoins sont grands.

Tribune des cheminots Novembre 1938



DROIT D'ASILE AUX REFUGIES !

Sauvons-les de la mort!

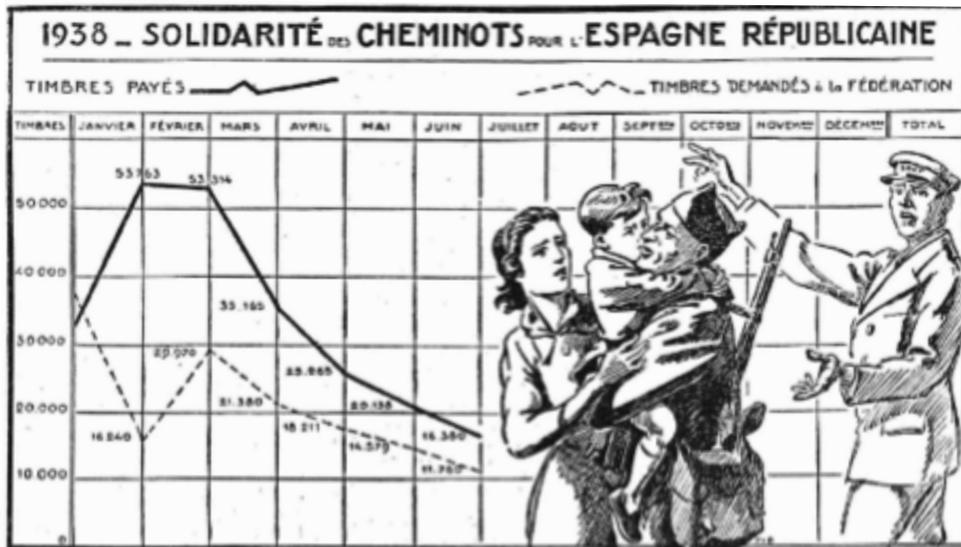
La Commission exécutive du Comité International de Coordination et d'Information pour l'aide à l'Espagne républicaine, s'est réunie le lundi 13 mars, sous la présidence des professeurs Victor Basch et Paul Langevin, pour examiner notamment la situation des réfugiés républicains espagnols qui se trouvent sur le territoire français.

La commission exécutive a pris connaissance de documents irréfutables sur le refoulement d'Espagnols républicains en Espagne franquiste et des détails sanglants rapportés par un témoin oculaire de représailles exercées par les autorités franquistes contre les réfugiés espagnols récemment entrés par Hendaye : massacre à la mitrailleuse de petits groupes successifs collés au mur du cimetière de Fontarabie — dès leur descente du train — ; ensevelissement immédiat dans une fosse commune des morts et des blessés !

En présence de ces faits, la Commission exécutive demande au gouverne-

ment français de respecter le droit d'asile aux réfugiés espagnols dont le retour chez Franco équivaldrait à un arrêt de mort ; s'engage à alerter tous les Comités d'aide à l'Espagne de tous les pays, afin que ceux-ci prennent à leur charge respectivement une partie des camps de réfugiés, facilitant ainsi leur séjour en France, aussi longtemps qu'une convention internationale ne sera pas intervenue en leur faveur, à l'exemple des accords intervenus internationalement au sujet des Autrichiens et des Tchécoslovaques.

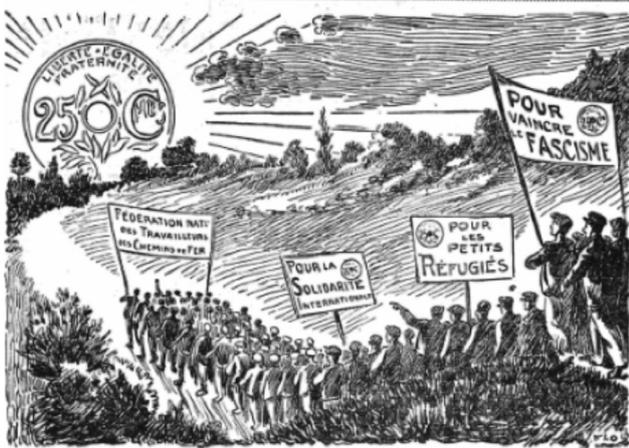
Le Comité International de Coordination préconise et s'offre à organiser, en accord avec le Comité français et son Office pour les réfugiés, un *referendum* écrit dans chaque camp, afin que les réfugiés puissent librement opter pour le retour en Espagne ou pour leur maintien dans les pays d'asile. En attendant, le Comité de Coordination adjure le gouvernement français de surseoir immédiatement à tout refoulement.



Halte là ! Camarades ! La solidarité des Cheminots n'a pas le droit de s'amenuiser ainsi : C'est quand nos camarades espagnols connaissent des revers de fortune que notre soutien doit devenir maximum ! Appliquons les décisions de notre Congrès Fédéral. Renforçons, au cours des mois qui viennent, la Solidarité à l'Espagne Républicaine !

Tribunes des cheminots 20/03/1939

LA TRIBUNE DES CHEMINOTS



Tous unis sur le chemin de la Solidarité !

CINQ SOUS pour les gosses des cheminots espagnols !

Est-ce un mot d'ordre impossible ?

De l'inhumanité des gouvernants bourgeois... à la fraternité populaire internationale



La dureté de cœur d'une classe sociale est le plus sûr garant de sa décrépitude

Dans *La Tribune des cheminots* du 15 mai 1939, Marcel Bergé, responsable de la Commission solidarité écrivait un long et puissant article dont nous reprenons un extrait ci-dessous :

«... Lorsque s'écriront pour l'histoire espagnole, et peut-être pour l'histoire du monde les pages des jours que nous vivons, il y aura dans ces textes et pour beaucoup d'êtres humains matière à réflexion.

Durant près de trois années, un peuple s'est battu ; il avait pour lui la raison et le Droit.

Il a puisé dans son courage de quoi compenser son insuffisance de moyens de lutte par rapport au blo-

cus qu'il subissait, tandis que ses adversaires déloyaux et parjures recevaient directement ou indirectement l'aide massive de tous ceux qui, sur les continents ont la haine du progrès et de l'émancipation humaine.

Sur ces causes principales certes se sont greffées d'autres insuffisances, voire des trahisons. En Espagne, comme ailleurs, la cinquième colonne a réalisé ses malfaisantes besognes, soit qu'elle ait désorganisé, soit qu'elle est œuvré pour démoraliser ceux qui avec un cœur d'airain avaient juré de mourir plutôt que de se rendre. **Un tel peuple est momentanément battu ; Il n'est pas vaincu... !**

17^e CONGRÈS FÉDÉRAL, 27-30 JUIN 1938, PARIS, Palais de la Mutualité

Intervention de Gomez, représentant des cheminots espagnols

Extrait

Le président, - Je donne la parole au camarade Gomez, représentant des cheminots espagnols, (vifs applaudissements.)

Gomez (Traduction). — Le camarade Gomez regrette infiniment de ne pas pouvoir vous parler en votre langue, car il pourrait mieux vous faire connaître le sentiment des cheminots espagnols et de la classe ouvrier d'Espagne sans aucune distinction de profession, en un mot de l'ensemble du peuple espagnol, aussi bien de ceux qui luttent dans l'armée loyaliste que de ceux qui, nombreux, se trouvent dans la partie du pays qui est sous la domination de Franco.

En voyant cette salle, des souvenirs reviennent à la mémoire de Gomez, Pendant bien des années, il a, lui aussi, dans son pays, assisté à des Congrès de ce genre, auxquels assistaient des camarades français. On y discutait, comme vous le faites aujourd'hui, des questions intéressant la corporation des cheminots. Car, en Espagne comme en France et comme dans d'autres pays, les cheminots, - on ne sait pourquoi - sont parmi les plus mal rétribués et parmi les moins estimés des travailleurs.

Depuis 1933, le Syndicat National des Cheminots espagnols n'a plus tenu de Congrès. D'autres tâches absorbaient son activité. Combien de camarades qui, comme vous, étaient des chefs de gare, des facteurs, des employés de bureau ou travaillaient dans les ateliers, ont dû changer de profession: ils sont maintenant des soldats, et ils luttent pour défendre leur vie. Ils sont devenus des militaires, c'est vrai, mais non pas des militaristes. Ce sont des soldats pour la cause de la liberté, de la démocratie et de l'émancipation de la classe ouvrière. (Applaudissements.)

C'est avec cette pensée élevée qu'ils luttent dans les tranchées et se battent pour défendre ces idéaux au lieu de tenir des réunions, comme vous en ce moment, pour discuter de questions corporatives. Le peuple espagnol, ne voulait pas la guerre, il était partisan de la paix, Vous aussi, vous ne voulez pas la guerre; vous voulez défendre la paix avant tout, Mais, ne vous faites pas d'illusions ! Vous ne voulez pas la guerre, mais il est tout de même possible qu'un jour vous soyez obligés, comme les travailleurs espagnols, d'aller dans les tranchées vous battre contre

l'ennemi séculaire de la classe ouvrière : le fascisme international. (Applaudissements.)

Qui se trouve aux côtés de la classe ouvrière, qui l'assista dans son combat ? C'est la classe ouvrière du monde entier. Par contre, qui se trouve contre elle ? C'est la classe capitaliste du monde.

C'est pour cela, chers camarades, que ce qui intéresse le peuple espagnol avant tout, ce n'est pas l'altitude de tel gouvernement libéral, de tel gouvernement plus ou moins démocratique. Ce que les travailleurs espagnols espèrent et désirent avant tout; c'est que le prolétariat du monde, le prolétariat international montre la garde avec lui pour l'aider à sauver le patrimoine le plus précieux, le plus cher de la classe ouvrière du monde.

Je sais que, à travers la distance qui sépare l'Espagne de la France, la pensée des travailleurs français va vers tes Espagnols.

Vous savez qu'il y a eu des attaques militaires. Vous avez vu les comptes rendus dans la presse. Vous avez appris que les troupes italiennes et allemandes assistées des quelques troupes que Franco a pu rassembler, ont pris un certain nombre de kilomètres carrés de territoire. Soyez certains cependant, chers camarades, que ces attaques militaires n'ont nullement entamé le courage des travailleurs espagnols et qu'ils sont convaincus, comme toujours, que la République remportera la victoire finale.

(Applaudissements.)

Lorsque nous comparons la situation actuelle à celle qui existait le 18 juillet 1936, nous avons tous les motifs d'espérer. A ce moment-là, le Gouvernement espagnol n'avait pas d'autre terrain que la Porte du Soleil (la Puerta del Sol) et le Palais du Gouverneur. Les éléments factieux pouvaient alors décevoir, tromper les gouvernements des autres pays. Ils disaient qu'il s'agissait simplement d'un soulèvement de quelques généraux qui voulaient mettre fin au danger bolchévique en Espagne. C'est ainsi qu'on a trompé l'opinion publique et les Gouvernements démocratiques.

Il n'y avait pas de danger communiste en Espagne - en admettant même que le communisme soit un danger. Le seul désir de la classe ouvrière d'Espagne était d'abattre les privilèges de la classe possédante, privilèges vraiment irritants pour le peuple travailleur.

C'est ce désir qui, le 18 juillet 1936, animait tout le peuple espagnol et qui inspirait toute son activité. Maintenant, deux années se sont écoulées depuis le déclenchement de cette guerre.

Quelle est la situation ? La majorité des citoyens ne voulait pas la guerre. Aujourd'hui, tout le monde désire la voir terminée,

Surtout, n'interprétez pas ce désir comme une lassitude ! Surtout, ne croyez pas que le peuple espagnol désire que la guerre soit terminée à n'importe quel prix ! Si le peuple espagnol désire que la guerre se termine, c'est à condition uniquement qu'elle se termine dans le respect de la Constitution de la République espagnole et dont les principes sont contenus dans le programme du ministre Negrin. C'est ainsi seulement que le peuple espagnol désire voir terminer la guerre, et pas d'une autre façon.

Ce dont les Espagnols ont besoin, c'est de la compréhension des démocraties, de la compréhension de la France et de la Grande-Bretagne. Ils savent qu'il n'est pas nécessaire de convaincre les travailleurs anglais et les travailleurs français de la justice de la cause du peuple espagnol et de la nécessité de l'assister. Ils savent comment vous écoutez les paroles qu'ils vous adressent.

Ils savent qu'en les écoutant, vous vous promettez d'agir avec le peuple espagnol, avec ou contre votre propre Gouvernement.

Cela suffira au peuple espagnol. Votre aide sera efficace. Ce sera pour lui d'un très grand réconfort. Vous avez pensé aux enfants ; vous avez pensé aux femmes. Vous avez assisté les travailleurs espagnols de toutes les façons dans leur lutte. Ils n'ignorent pas que si, vous aviez pu, au lieu d'envoyer des produits alimentaires, du lait, envoyer des choses encore plus essentielles pour la lutte vous n'auriez pas manqué de le faire. (Applaudissements.)

Soyez convaincus, camarades, quels que soient les renseignements donnés par la presse, que les militants et les combattants républicains espagnols restent fermement aux postes qu'ils se sont assignés. Surtout ne cessez pas de nous assister et de lutter avec nous et pour nous.

Si les organisations syndicales espagnoles ont dû lutter pendant de longues années pour arriver à des résultats dans leur mouvement syndical, s'ils ont dû affronter des discussions difficiles, cela leur donne le ferme espoir que les travailleurs espagnols continueront la lutte. Avec le secours et l'aide morale des travailleurs des autres pays, ils finiront par gagner la victoire pour sauvegarder les libertés des travailleurs du monde. (Applaudissements prolongés.)

Résolution du Congrès de la fédération

Parlant au nom de 400.000 cheminots organisés dans la C.G.T., les 1.114 délégués composant le Congrès de la Fédération Nationale des Travailleurs des Chemins de fer, siégeant les 27, 28, 29 et 30 juin à Paris, adressent aux héroïques défenseurs de l'Espagne Républicaine leur salut le plus fraternel et le témoignage de leur admiration.

Conscient du caractère véritable de la lutte qui oppose, sur le sol de la péninsule, les forces conjuguées du fascisme international aux meilleurs éléments de démocratie et de liberté, le Congrès affirme hautement que la cause de l'Espagne républicaine est la cause de tous les travailleurs du monde et, tout spécialement, des travailleurs organisés, épris de progrès social et adversaires résolus de toute dictature.

Regrettant que les Gouvernements des grands Etats, dits démocratiques, n'aient pas manifesté clairement et efficacement leur solidarité à l'égard du Gouvernement Républicain d'Espagne, victime d'une agression étrangère froidement délibérée et soigneusement préparée, le Congrès élève une vigoureuse protestation contre les mesures de renforcement du contrôle récemment appliquées sur l'ordre du Gouvernement français à la frontière

des Pyrénées Orientales pense que ce n'était pas le moment de gêner le transit, déjà bien insuffisant, qui ira vers notre pays, pouvait s'opérer, tant bien que mal en faveur de nos amis républicains, mais qu'il convenait plutôt de revenir aux pratiques du droit international strict en rétablissant le libre commerce entre les ressortissants français et l'Espagne républicaine.

Adversaire de toute intervention des unités militaires de notre pays sur le sol espagnol, le Congrès déclare intolérables les incursions des bombardiers fascistes sur le territoire français. Aussi, demande-t-il que toutes les précautions soient prises à la fois pour protéger nos populations des régions voisines de la frontière et, pour châtier d'une façon exemplaire toute nouvelle tentative, de leur faire subir le sort effroyable infligé aux malheureux habitants des cités de l'Espagne gouvernementale.

En plein accord avec la résolution adoptée le 18 mars 1938 par le Conseil Fédéral, le Congrès réclame comme une mesure de salubrité publique et d'honnêteté républicaine, la fermeture totale de notre frontière commune avec l'Espagne rebelle.

Enfin, conscient du danger que fait courir à notre pays et à nos libertés la création et l'équipement

militaire d'une troisième frontière fasciste, sur les Pyrénées, le Congrès, toujours en accord avec le Conseil Fédéral du 18 mars, demande au Gouvernement français de prendre l'initiative de la convocation rapide d'une Conférence de tous les Etats disposés à défendre la paix et de mettre un point final à la politique d'acceptation du « fait accompli » trop longtemps suivie par nos gouvernants.

Car, de même que la fourniture intensive de canons et d'avions aux organisations de défense de la République espagnole serait le seul moyen de mettre fin rapidement aux atroces massacres des populations civiles, les Gouvernants résolus à conjurer le péril fasciste doivent comprendre qu'ils n'y parviendront point s'ils ne constituent au plus tôt le front commun et résolu de toutes les nations à tendance démocratique.

Mais le Congrès estime qu'il appartient aux travailleurs organisés de montrer sans plus attendre le

chemin de l'unité antifasciste mondiale et, reprenant la proposition du dernier Conseil Fédéral, il insiste à nouveau d'une façon pressante auprès de la Fédération Syndicale Internationale pour qu'elle renforce l'action des Gouvernements pacifistes et stimule leur initiative en provoquant le rassemblement général de toutes les organisations de la classe ouvrière internationale.

(Applaudissements.)

Plaire (Paris-Etat R. D.). - Je regrette que, dans cette résolution, on ne fasse allusion pas aux déclarations de notre camarade Semard acclamées par le Congrès sur le boycott des transports à destination de l'Espagne fasciste. (Applaudissements.)

Semard. - On l'ajoutera.

Le président. - Je mets cette résolution aux voix. (Adopté à l'unanimité.)

SAUVONS L'ENFANCE ESPAGNOLE

Notre camarade Jaux a donné connaissance, au cours de l'assemblée générale de l'Orphelinat, d'une lettre émanant de la Délégation espagnole pour les enfants évacués, nous demandant de développer davantage si possible la solidarité envers les enfants espagnols en en recueillant le plus grand nombre possible sur le territoire français.

Il n'est pas nécessaire, je pense, de broser un tableau de la situation en Espagne. Tous nos camarades savent qu'il n'y a pas d'actes de cruauté, de barbarie que les fascistes n'aient commis.

J'ai lu *l'Enfer*, de Dante, et je n'ai trouvé aucun supplice comparable à celui qu'endurent les vaillants combattants de la liberté.

Savoir que Franco et ses bandes attaquent les villes ouvertes, que les aviateurs fascistes visent les hôpitaux, les écoles, les quartiers ouvriers, qu'ils mitraillent, en descendant très bas; les convois d'enfants que l'on évacue et ne pas avoir de défaillance, de découragement, n'est-ce pas sublime, n'est-ce pas pousser l'abnégation jusqu'au bout, n'est-ce pas placer la liberté au-dessus de tout ?

Comment ne serions-nous pas prêts à faire en faveur de ces héros quelques sacrifices ?

Les cheminots ont fait quelque chose, ce n'est pas assez, il faut faire plus, il faut faire mieux.

Nous sommes allés, Pourchasse et moi, trouver le délégué au ministère de l'Instruction publique de la République espagnole et, après une longue

conversation, nous avons promis que les cheminots aideraient de toutes leurs forces la République amie. Comment ? En hébergeant des petits enfants.

Certes, il nous serait agréable d'en prendre encore dans notre colonie d'Avernes, hélas ! nous n'avons plus de place et la construction de nouveaux bâtiments, outre de grosses dépenses à engager, nécessiterait un temps assez long et il faut faire vite. Des gosses sont en danger de mort, il faut les sauver. Toutes les familles de cheminots qui en ont la possibilité doivent prendre chez elles un petit Espagnol.



Le camarade Jaux, secrétaire général de l'Orphelinat

Chaque syndicat de cheminots doit parrainer un ou plusieurs enfants et en assurer l'hébergement et l'entretien. Partout nous saurons trouver une petite place chez des camarades sérieux pour loger ces petits.

L'Orphelinat vous propose d'entrer en relations avec lui immédiatement et d'inscrire cette question à l'ordre du jour de vos assemblées syndicales.

Dans quelques jours, vous aurez, si vous le voulez, la joie d'avoir parmi vous quelques-uns de ces chers petits. Vous les aurez sauvés de la faim, de l'angoisse, de la mort, et leur bonheur sera votre récompense.

A la tâche, camarades, des enfants éplorés vous tendent les bras, ouvrez leur les vôtres.

« Soutenir les enfants, c'est aussi sauver les pères, c'est aussi assurer l'avenir et la victoire de la République espagnole », nous écrit le camarade Roca. J'ajoute que c'est remplir un devoir et les cheminots n'y failliront pas.

CAMPAUX.

Pour tous renseignements complémentaires, s'adresser au siège de l'Orphelinat, 19, rue Baudin, à Paris (9^e).

Nous croyons cependant devoir indiquer, pour les camarades qui auraient mal interprété l'appel lancé à la « tribune » du Congrès fédéral, que les enfants placés dans les familles seront entièrement à la charge des camarades ou des syndicats qui les recueilleront et que, en aucun cas, il ne s'agit du placement de petits orphelins cheminots français.

TEMOIGNAGE : CARLOS FERNANDEZ, FILS DE RÉPUBLICAIN ESPAGNOL

La guerre d'Espagne a marqué un tournant majeur dans l'histoire du 20^e siècle. Pour ma part c'est toujours avec un engouement certain que j'en témoigne et en partage l'histoire.

Normal, me direz-vous, pour un fils de réfugiés politiques espagnols dont les parents ont combattu le putsch franquiste et fui la répression qui s'en est suivie. Pas si simple. J'ai connu un certain nombre de copains dont les parents avaient définitivement tourné ces pages si douloureuses en se réfugiant dans un silence irrémédiable. Qui peut les blâmer ? La culture des « vaincus » n'est pas aisée à transmettre.

Dans notre famille comme, peut-être, dans la majorité d'entre-elles, ce fut l'inverse. Nous avons été élevés d'une certaine manière dans l'atmosphère de cette époque où tant d'espoirs s'agrippaient à cette nouvelle république de 1931 aux valeurs et aux expériences si novatrices du Front Populaire issu majoritairement des urnes du 16 février 1936. Il fallait sortir l'Espagne de ses ornières moyenâgeuses en procédant à des réformes agraires ambitieuses alors que deux millions de paysans sans terre vivaient dans le plus grand dénuement. Des réformes qui, malheureusement resteront limitées. La laïcisation de l'éducation et de la société est un enjeu majeur dans un pays qui compte 12 millions d'illettrés mais pas moins de 5000 couvents et 110.000 prêtres ou religieux (ses). La séparation de l'église et de l'état pourtant inscrit dans la constitution de 1931 se heurte à l'hostilité farouche du clergé à tous les niveaux de sa hiérarchie.

La coalition gouvernementale qui regroupe des socialistes, des communistes et des radicaux est soutenue dans l'ensemble par les anarchistes. Son programme vise aussi la reconnaissance régionale et exige la démocratisation et la réorganisation de l'armée. Une armée qui est un véritable corps parasitaire.

Il y a plus de 800 généraux soit un général pour 150 soldats ! Son budget absorbe 30 % du budget national. De son côté la Garde Civile regroupe près de 40.000 hommes. Globalement ces forces vont s'avérer hostiles à la république et devenir les bras armés de la contre - révolution.



Ihs Cheminots Nantes

Il est enthousiaste le « Frente Popular » qui libère la parole à des milliers de mineurs asturiens emprisonnés suite aux révoltes de 1934; il démocratise la vie publique, accorde le droit de vote aux femmes et réduit considérablement les inégalités avec les hommes. Ces bouleversements sociaux heurtent la bourgeoisie, le haut-clergé et toutes les forces réactionnaires.

Le 17 juillet 1936, la rébellion partie du Maroc Espagnol sous l'impulsion du Général Franco gagne la péninsule le 18. Ce coup d'état fasciste vise le renversement de la république. Il a été préparé minutieusement en accord avec Hitler et Mussolini qui voient là une opportunité pour tester à grande échelle leurs nouvelles technologies militaires qui concernent surtout les tanks et l'aviation. Ils envoient sur place quelques 75.000 soldats expérimentés et suréquipés pour soutenir les généraux félons. De son côté la dictature portugaise de Salazar sert de base logistique aux putschistes et envoient, elle aussi, près de 15.000 hommes combattre dans les rangs franquistes.

On dit, non sans raison, que la seconde guerre mondiale a débuté en juillet 1936 et non en septembre 1939 ...

Quoi qu'il en soit combien de fois j'ai entendu mes parents pester contre la politique de non-intervention du gouvernement Blum. A contrario, ils n'avaient pas assez de qualificatifs pour glorifier « las brigadas internacionales ».

De quoi s'agit-il ?

Dès le début du coup d'état militaire, le gouvernement français du front populaire dirigé par le socialiste Léon Blum hésite et tergiverse. Il cède rapidement aux pressions de la droite et aux chantages des radicaux du centre et de la majorité des sénateurs socialistes.

En toile de fond il y a surtout les intérêts des trusts et des lobbyings financiers. De ceux qui ont fait le choix de « plutôt Franco et Hitler que les Fronts Populaires ». De son côté le gouvernement anglais guidé par un anti - communisme, un « anti - rouge » viscéral et préservant ses intérêts miniers en Espagne pèse lourdement sur son homologue français. C'est ainsi qu'est née cette incongruité de l'histoire : la non intervention. Elle est vécue par la gauche en général comme un véritable coup de poignard dans le dos de la jeune république espagnole d'autant qu'un accord franco - espagnol de décembre 1935 permet l'achat d'armes à la France. Accord qui est renié avec la fermeture de la frontière dès le 8 août 1936 marquant ainsi un blocus insupportable pour la république espagnole. Certes, en sous-main une aide militaire s'organisera avec le concours de dirigeants socialistes opposés à cette non intervention dont Pierre Cot et son adjoint Jean Moulin, Marx Dormoy, Gaston Cusin ... De leurs côtés le parti communiste et la C.G.T. mettent à contribution toutes leurs structures et réseaux pour l'acheminement d'armes camouflées sous le matériel humanitaire en direction de l'Espagne. De ce point de vue, il reste encore tout un travail de mémoire à effectuer pour mettre en lumière les rôles essentiels joués par les dockers, les cheminots, les douaniers ... Enfin sur ce volet rappelons que deux pays sont restés fidèles au peuple espagnol et ont apporté une aide considérable à la population et à l'armée loyaliste : l'Union Soviétique et le Mexique.

Encore aujourd'hui, les archives départementales, notamment les rapports de police contiennent une quantité considérable de documents relatant la solidarité au peuple espagnol qui eut lieu dans toutes nos contrées de 1936 à 1939. Il n'y a pas un jour sans un rapport adressé au Préfet relatant la multitude d'initiatives solidaires. Notre fédération des cheminots et nos syndicats ne sont pas en reste, loin sans faut. Il suffit de consulter le travail réalisé par notre ami Guy Herbreteau vu au travers de « La Tribune des Cheminots » pour s'en convaincre. Je veux juste m'arrêter quelques instants sur une des manifestations les plus élevées de cette solidarité.

Toujours dans ces archives, vous y trouverez, à coup sûr, cette lettre du Ministre de l'Intérieur, Roger Salengro, qui s'adresse à tous les Préfets en date du 21 août 1936.

« J'ai été avisé que, dans certains milieux, notamment parmi les étrangers, on envisagerait la constitution de « Groupes d'Assauts » destinés à être envoyés en Espagne afin de renforcer les milices gouvernementales. J'estime qu'il y a lieu de s'opposer à l'accomplissement d'un pareil dessein.

Le gouvernement soucieux de maintenir strictement sa position de neutralité dans le conflit actuel, se refuse formellement à admettre, que sur son propre territoire, on puisse favoriser la formation et au besoin l'armement de combattants à destination de l'Espagne ».

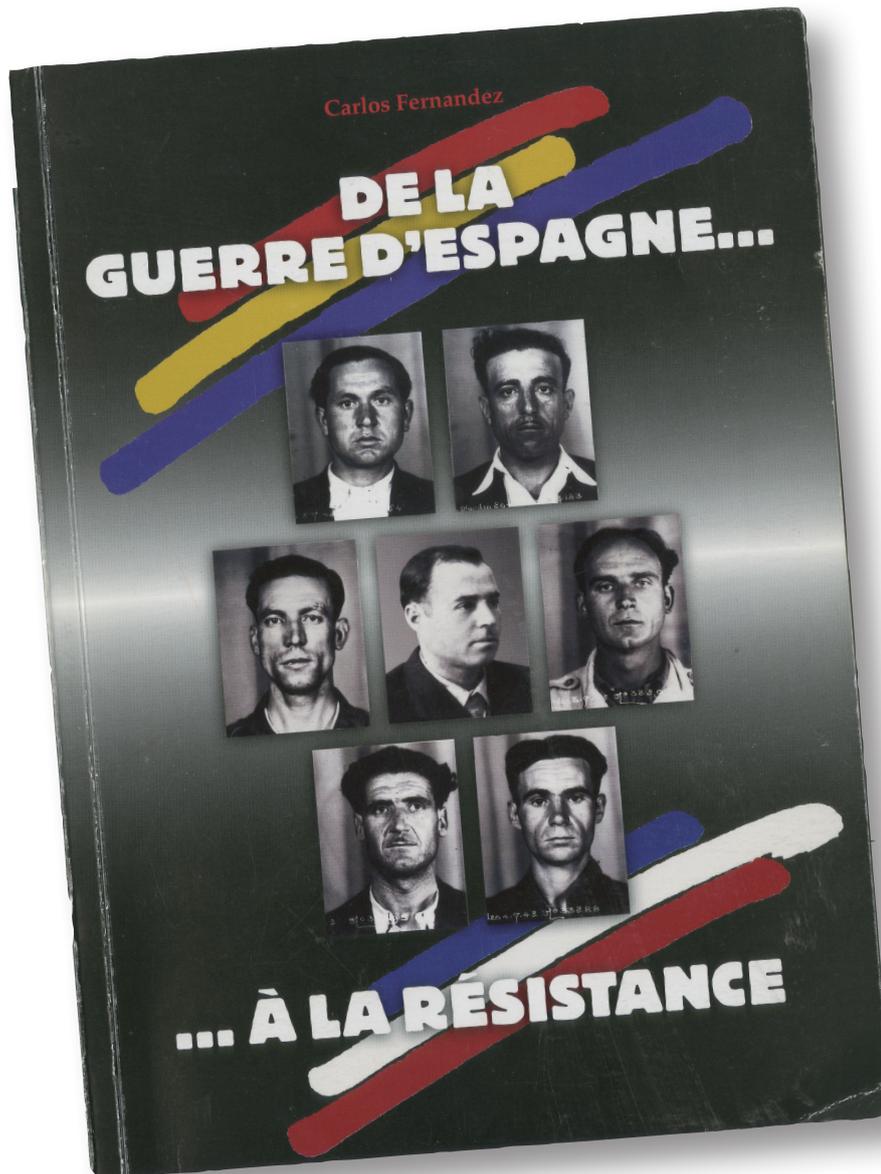
Il faut dire que l'idée d'un engagement physique en Espagne germe rapidement dans les consciences. D'abord de manière individuelle, spontanée et désorganisée.

Ce n'est qu'en septembre 36, le 18 précisément, que l'internationale communiste acte cette constitution de brigades pour l'Espagne. Il faut plusieurs semaines de négociation avec le gouvernement de Largo Caballero pour mettre au point cette décision. La ville d'Albacete peut accueillir à partir du 22 octobre des milliers de volontaires venant de tous les continents. De ces hommes, mais aussi des femmes, Henri Rol Tanguy brigadiste lui-même et futur dirigeant de l'insurrection parisienne dira « nous nous sommes levés avant l'aube ». Ils ont, en effet, compris très tôt tous les enjeux de cette guerre antifasciste dont les enjeux dépassaient largement le cadre de la péninsule ibérique.

P. S. : vous observerez que je n'utilise pas l'expression tant répandue de « guerre civile ». Ce terme impropre qui vise à masquer le caractère international de l'agression fasciste contre la jeune république espagnole. Il n'est donc pas sérieux de réduire cette guerre à une querelle entre espagnols alors que les troupes marocaines, hitlériennes, mussoliniennes et portugaises ont joué un rôle déterminant dans la victoire des factieux.

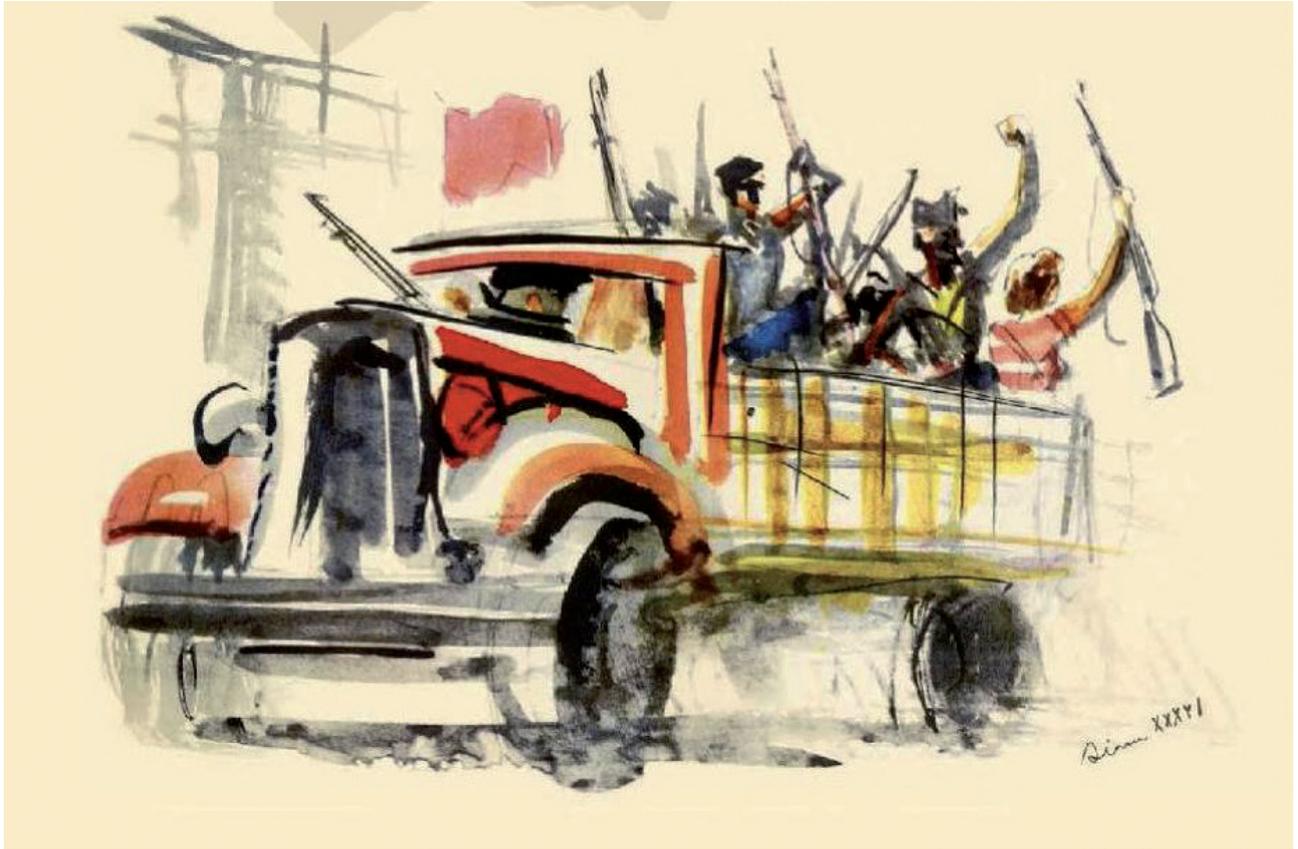
Cette remarque s'impose aussi au terme « nationalistes » pour qualifier les troupes franquistes qui n'ont rien de national tellement l'idéologie des généraux félons s'identifie à celle d'Hitler, Mussolini et Salazar. Soyons vigilants quant à l'utilisation des mots. Veillons à ne pas être la caution de ce révisionnisme ambiant.

C'est à l'occasion d'un hommage à des résistants fusillés proches de Vaugeton (Vienne) que l'auteur découvre le nom d'un Espagnol inscrit sur la stèle. Un nom qu'il avait répertorié parmi tant d'autres, dans ses recherches sur la présence des Républicains espagnols en Loire-Inférieure (Loire Atlantique). De fil en aiguille nous suivons l'itinéraire non pas d'un, mais de sept hommes aux parcours atypiques et finalement dramatiques. Leur implication dans la Résistance entre 1941 et 1944 nous révèlent des liens insoupçonnés et à ce jour non dévoilés. C'est avec rigueur que l'auteur nous livre ces pages d'une histoire méconnue avec des documents « sensibles » qui nous interpellent encore aujourd'hui.



Vous pouvez vous procurer l'ouvrage de 80 pages. Au prix de 13 €. Disponible auprès de l'auteur au 02 40 25 79 82 ou sur le site : www.resistance-44.fr

LES BRIGADES INTERNATIONALES



(1) Affiche de l'exposition « levés avant le jour » au Musée du Gal Leclerc et de la Libération et musée Jean Moulin, proposée par L'ACER

Face à l'intervention de l'Italie de Mussolini et de l'Allemagne d'Hitler aux côtés de Franco et face à la non-intervention des démocraties européennes près de trente-cinq mille volontaires provenant d'une cinquantaine de pays s'est engagés dans les Brigades internationales dans un vaste mouvement de solidarité pour la République espagnole.

L'Internationale communiste a organisé l'enrôlement et l'acheminement de dizaines de milliers d'hommes auxquels se sont joints de nombreux militants de différents courants politiques, notamment en Europe occidentale et d'outre atlantique pressé d'en découdre avec le fascisme.

Des études récentes menées par différents historiens tels Rémi Skoutelsky ayant eu accès aux sources et aux archives, notamment de Moscou sur les contingents nationaux des Brigades convergent sur le fait que c'est une majorité écrasante d'ouvriers qui s'engagent pour l'Espagne, dans une proportion bien plus importante que dans le mouvement ouvrier politiquement organisé.

Solidarité ouvrière et antifascisme, auxquels sont naturellement mêlées des aspirations révolutionnaires, résument les motivations de ces hommes. Ils ont entre 29 et 30 ans de moyenne d'âge et mi-

litent pour la plupart dans les organisations communistes, mais des milliers d'entre eux ne sont pas dans ce cas.

Dès le mois d'août 1936, Franco proclame qu'il prendra Madrid avant le 12 octobre. La passivité des pays démocratiques indignes les antifascistes du monde entier. Le 1er octobre 1936, le premier noyau de volontaires appelés à former les Brigades Internationales arrive à Alicante. On en comptera 35.000 accourus d'Europe et d'Amérique pour défendre la jeune République Espagnole. 10.000 d'entre eux y feront le sacrifice de leur vie.

Ces volontaires venus du monde entier sont des réfugiés italiens (3 500), allemands et autrichiens (5 000) voient dans la guerre espagnole leur première chance de prendre leur revanche sur le fascisme installé dans leurs pays. Les Français (qui représentent le contingent le plus nombreux avec 10 000 hommes, dont 3 000 seront tués), les Britanniques (200 volontaires) et les volontaires d'Amérique du Nord (au nombre de 2 800) viennent en Espagne pour stopper l'agression fasciste, à l'encontre de l'attitude officielle de leurs gouvernements respectifs, lesquels optent pour la neutralité officielle en signant l'accord de non-intervention

du 28 août 1936. Les volontaires sont rassemblés par la III^e Internationale qui décide le 18 septembre de procéder au recrutement, parmi les ouvriers de tous les pays, de volontaires ayant une expérience militaire, en vue de leur envoi en Espagne.



23 bataillons forment 6 Brigades internationales. En théorie chaque bataillon a trois compagnies des voltigeurs et une compagnie de mitrailleuses. La compagnie est commandée par un Lieutenant et un commissaire politique. Les trois sections de la compagnie sont commandées par un sergent chacun. La section comprend trois groupes de 8 hommes commandés par un Caporal.

Les Soviétiques, dont le nombre est certainement inférieur à 2 000 et ne dépasse jamais plus de 500 à la fois, occupent des positions relativement importantes : par exemple, à l'état-major général ou comme instructeurs sur les aérodromes militaires. Après un regroupement à Paris le trajet vers l'Espagne de la presque totalité des volontaires de toute l'Europe était organisé dans des baraquements installés avenue Mathurin Moreau dans le 19^{ième} arrondissement de Paris, aujourd'hui siège du Parti communiste français.

Après une visite médicale et un entretien d'incorporation venait le temps de prendre les différents chemins de la lutte. Les volontaires se regroupent au 163, Boulevard de l'Hôpital au local de la CGT, puis convergent vers la gare. Les départs par

l'express 77 (Paris-Toulouse-Port-Bou) qui démarrait gare d'Orsay à 21 h 45 et s'arrêtait gare d'Austerlitz- se feront plus discrètement à cause de la politique de non-intervention. Plusieurs convois de 1 200 à 600 volontaires partent par « trains spéciaux » d'Austerlitz d'octobre à décembre 1936. Ces départs sont connus par des rapports de police et les témoignages de volontaires

Au même moment, André Malraux recrutait à son compte des avions et leurs pilotes et formait l'escadrille « España ».

Malgré la « non intervention » des avions et des armes passaient de France en Espagne avec la complicité de quelques ministres (Pierre Cot avec Jean Moulin ou Gaston Cusin). La Compagnie maritime France-Navigation créée par des militants communistes français organisait des navettes entre l'URSS et l'Espagne. A bord, l'armement indispensable à la défense de la jeune République.

Les premiers volontaires passent la frontière franco-espagnole clandestinement dès le mois d'octobre 1936. Après un entraînement rudimentaire à Albacete, les premières unités sont engagées pour défendre Madrid assiégée le 8 novembre, à la Casa Del Campo. Ces volontaires sont alors amalgamés aux défenseurs espagnols dans la proportion d'un homme pour quatre, dans le but de les soutenir moralement et de pouvoir transmettre leur expérience du service militaire aux civils.

En février 1937, la frontière sera fermée, il faut alors franchir les Pyrénées la nuit, avec tous les risques que cela comporte. Ceux qui s'étaient engagés à l'automne 1936 imaginaient des barricades, une révolution plutôt qu'une guerre comprise au cours de l'hiver 1937, que ce serait une vraie guerre. Les Brigades internationales représenteront donc une force vitale pour la défense de Madrid. Au début de 1937, elles contribuent à empêcher, en subissant des pertes énormes, l'encerclement de Madrid par les troupes nationalistes, notamment lors de la bataille de Jarama en février, où elles gardent le contrôle de l'axe routier Madrid-Valence mais les pertes sont importantes.

En mars 1937, les Brigades sont aussi impliquées dans la bataille de Guadalajara. Elles jouent un rôle substantiel dans les offensives ultérieures, comme la prise de Belchite et de Teruel. Dans la phase défensive finale de la guerre, les Brigades jouent un rôle stratégique dans l'attaque de diversion spectaculaire des républicains sur l'Èbre, afin de tenter de rétablir le contact avec la Catalogne.

Cependant, malgré leurs premiers succès et après avoir subi trois mois de bombardements d'artillerie intenses sous une chaleur torride, les républicains doivent se retirer.

JACQUES GERALD

CHEMINOT

VOLONTAIRE DE LA BRIGADE «INTERNATIONALE»

tué par le fascisme «international»



Il avait 29 ans, dessinateur au bureau l'Atelier de Bordeaux, animateur de la section syndicale

Au fil du temps et en raison des problèmes de recrutement, de plus en plus d'Espagnols intégrèrent les Brigades internationales et à partir de l'automne 1937, à la suite des pertes énormes subies par les étrangers, on doit parler d'unités espagnoles à encadrement international.

Les Brigades internationales sont retirées du front de l'Èbre en septembre 1938. À la demande du comité de non-intervention, le gouvernement républicain consentant à retirer du front ses volontaires étrangers et dissoudre les Brigades Internationales.

Une parade d'adieux a lieu à Barcelone le 29 octobre 1938. (Voir discours de Dolorès Ibaruri ci-après)

Quand ils sont arrivés en Espagne, l'accueil de la population avait été extraordinaire, leur offrant des oranges à chaque gare et, quand ils ont défilé à Barcelone, le jour du retrait des brigades, ils marchaient sur un tapis de fleurs.

Mais dès la frontière française, un dispositif militaire et policier extrêmement serré filtre les brigadistes afin d'arrêter ceux qui sont considérés comme insoumis et les étrangers ne pouvant regagner leur pays.

Les volontaires reviennent par plusieurs convois en novembre et décembre. Parallèlement, plusieurs trains sanitaires passent les Pyrénées. Les trains de blessés arriveront à Austerlitz, ceux-ci étant pris en charge par les taxis du syndicat CGT des cochers-conducteurs stationnés rue Buffon.

Mais la France des accords de Munich a succédé à celle du Front populaire. Un vétéran se le remémore « Dans le train on nous a dit : «Préparez-vous à ne pas faire de bruit, pas de scandale, parce que la France de maintenant, ce n'est pas la France de quand vous êtes partis». »

Un train de 1 500 volontaires quitte Barcelone le 12 novembre 1938 et arrive le lendemain en gare d'Austerlitz : les volontaires défilent devant la population parisienne jusqu'à la Maison des Métallo de la CGT de la rue d'Angoulême, aujourd'hui rue Jean-Pierre Timbaud, pour la tenue d'un grand meeting.



Photos Musée de la résistance nationale

À Paris, dans certaines villes de province, les communistes organisent un accueil populaire, seuls ou avec la participation des socialistes.

Il s'agit probablement de l'ultime manifestation du Front populaire. Mais, retombés les hommages de retour, les volontaires doivent affronter une dure réalité, avant tout un mélange d'indifférence et d'incompréhension.



Henri Rol-Tanguy en uniforme Brigadiste.
Collection ACER

C'est ce que souligne le colonel Henri Rol-Tanguy : « il est certain que le climat social et politique de fin 1938 était plutôt inquiétant et ne portait pas à nous donner, anciens des Brigades internationales, des attentions particulières. Même bantimilitarisme latent, brocardeur, ne nous épargnait pas, amicalement parlant. Au syndicat, j'ai dû me fâcher. D'aucuns m'interpellaient : « Ah ! voilà le traîneur de sabre ! » À côté de l'aspect immédiat, idiot, stupide et blessant pour celui qui revient, cela signifie qu'on n'avait pas pleinement saisi, jusque dans le mouvement ouvrier français, ce que nous avons fait, ce qu'on représentait »

Après les retours individuels et les rapatriements de l'automne 1938, la troisième vague de démobilisation, la plus tragique, accompagne la Retirada. Des milliers de brigadistes, persona no grata dans leur propre pays, s'étaient retrouvés bloqués à la frontière franco-espagnole à l'automne 1938, quand leurs camarades ressortissants de démocraties rentraient chez eux. Ils reformèrent une petite division

internationale qui combattit en Catalogne jusqu'au bout, couvrant la Retirada en février 1939.

Comme les réfugiés Espagnols, ils seront immédiatement internés dans des camps au sud de la France, dans des conditions d'hygiène effroyables. On les concentre par la suite à Gurs, où près de sept mille d'entre eux passeront d'avril 1939 à mai 1940, et dans le camp du Vernet. Polonais et Italiens forment l'essentiel des effectifs d'internés, suivis des Allemands des Tchèques et des Autrichiens... Le combat commencé en Espagne se poursuivra pour nombre de brigadistes pendant la Seconde Guerre mondiale. Continuité de l'histoire, ces Ardents combattants contre le fascisme et cette fois ci victorieusement, entreront dans Paris le 25 août 1944. Les premiers blindés de la 2^e DB du général Leclerc portant les noms de « Madrid », « Teruel », « Brunete ». Leurs équipages étaient constitués par des républicains espagnols et étaient guidés dans les rues de la capitale par des résistants certains aussi espagnols et placés sous les ordres du chef de l'insurrection parisienne, le colonel Henri Rol-Tanguy.

En France Il faudra attendre 1996 , sous les hurlements de plusieurs députés de droite, pour que les brigadistes soient enfin reconnus comme « anciens combattants ».

En Espagne, à la mort de Franco (1975), une réconciliation minimale avait pu avoir lieu dans la personne du roi Juan Carlos, à la fois héritier désigné par Franco lui-même et acteur de la Transition. Mais le processus de réconciliation nationale après la guerre civile et le franquisme n'a vraiment trouvé une concrétisation que lorsque le gouvernement de José Luis Zapatero a fait passer une loi dite de Mémoire historique en décembre 2007.



Photo extrait de la couverture du roman graphique, La Nueve, ou Paco Roca raconte l'incroyable histoire de ces soldats espagnols, anciens combattants républicains intégrés dans la 2^e DB, qui entrèrent les premiers dans Paris libéré le 24 août 1944.

MENSAJE DE DESPEDIDA A LOS VOLUNTARIOS DE LAS BRIGADAS INTERNACIONALES (Message d'adieu aux volontaires des Brigades Internationales)

Par Dolores Ibarruri - España, noviembre de 1938. Barcelona



Source privée

Il est très difficile de prononcer des mots d'adieu adressés aux héros des Brigades Internationales, par ce qu'ils sont et par ce qu'ils représentent. Un sentiment d'angoisse, d'infinie douleur vous monte à la gorge vous la serrant comme des tenailles...

Angoisse pour ceux qui s'en vont, soldats de l'idéal le plus élevé de la Rédemption humaine, déracinés de leur patrie, poursuivis par la tyrannie de tous les peuples... Douleur pour ceux qui restent ici pour toujours, se confondant avec notre terre et vivant dans le plus profond de notre cœur, auréolés par le sentiment de notre gratitude éternelle.

De tous les peuples et de toutes les races, vous êtes venus à nous comme des frères, comme des fils de l'Espagne immortelle, et dans les jours les plus durs de notre guerre, quand la capitale de notre République Espagnole se trouvait menacée, c'est vous, braves camarades des Brigades Internationales qui avez contribué à la sauver avec votre enthousiasme combatif et votre héroïsme et esprit de sacrifice.

Et Jarama, et Guadalajara, et Brunete, et Belchite, et Levante, et L'ebro, chantent avec des strophes

immortelles le courage, l'abnégation, la bravoure, la discipline des hommes des Brigades Internationales. Pour la première fois dans l'histoire des luttes des peuples un spectacle a été donné, étonnant par sa grandeur, de la formation des Brigades Internationales, pour aider à sauver la liberté et l'indépendance d'un pays menacé, notre Espagne.

Communistes, socialistes, anarchistes, républicains, hommes de couleur différente, d'idéologie différente, de religions opposées, mais aimant tous profondément la liberté et la justice, sont venus nous offrir leur aide, inconditionnellement.

Ils nous offraient tout, leur jeunesse ou leur maturité ; leur science ou leur expérience ; leur sang et leur vie ; leurs espoirs et leurs souhaits.

Et ils ne nous demandaient rien. C'est-à-dire, oui : ils voulaient une place dans la lutte, ils rêvaient d'avoir l'honneur de mourir pour nous.

Drapeaux espagnols ! Saluez tous ces héros, inclinez vous devant tous ces martyrs.

Meres ! Épouses ! Quand les années passeront et les blessures de la guerre commenceront à cicatriser; quand le souvenir des jours douloureux et sanglants s'estompera en un présent de liberté, de paix et de bien-être; quand les rancœurs s'atténueront et l'orgueil de la patrie libre soit unanimement ressenti par tous les espagnols, parlez à vos enfants, parlez-leur de ces hommes des Brigades Internationales.

Racontez-leur comment, traversant mers et montagnes, franchissant des frontières hérissées de baïonnettes, épiés par des chiens enragés, avides de déchirer leurs chairs de leurs crocs, ils sont arrivés dans notre patrie comme des croisés de la liberté, pour combattre et mourir pour la liberté et l'indépendance d'Espagne, menacée par le fascisme allemand et italien.

Ils ont tout abandonné: tendresse, patrie, foyer, fortune, mère, épouse, frères, enfants et vinrent à nous pour nous dire: nous sommes là! Votre cause, la cause de l'Espagne est notre même cause, c'est la cause commune à toute l'humanité avancée et progressive. Aujourd'hui beaucoup s'en vont, des milliers restent ayant pour linceul la terre d'Espagne, le souvenir saturé de la plus profonde émotion de tous les Espagnols.

Camarades des Brigades Internationales !

Des raisons politiques, des raisons d'Etat, la santé de cette même cause pour laquelle vous avez offert votre propre sang avec une générosité sans limites, vous font repartir dans votre patrie pour les uns, vers une émigration forcée pour d'autres.

C'est fier que vous pouvez partir.

Vous êtes l'Histoire, la légende, vous êtes l'exemple héroïque de la solidarité et de l'universalité de la démocratie, face à l'esprit mesquin et attaché à ses privilèges de ceux qui interprètent les principes démocratiques en regardant leurs coffres-forts ou leurs actions en bourse, qu'ils veulent conserver à l'écart du risque.

Nous ne vous oublierons pas ; et quand l'olivier de la paix fleurira, entrelace avec les lauriers de la victoire de la république espagnole ! revenez !

Revenez vers nous, vous y trouverez une patrie pour ceux qui n'ont pas de patrie, des amis pour ceux qui vivent privés d'amitié, et tous, tous, l'affection et la reconnaissance de tout le peuple espagnol, qui aujourd'hui et demain criera avec enthousiasme :

**Vivan los héroes de las Brigadas Internacionales
Vivent les héros des Brigades Internationales !**

Dolores Ibárruri (La Pasionaria) (1895-1985)

Dolores Ibárruri, est née à Gallarta, au Pays basque espagnol. Mariée en 1916, elle aura 6 enfants dont deux seuls survivront aux défauts de traitement dues à la situation matérielle de la famille.

Rapidement, sa situation matérielle se détériore encore en raison de l'arrestation de son mari, un dirigeant syndical. Elle rejoint alors le P.C. espagnol et écrit sous le pseudonyme de La Pasionaria dans le journal El Minero Vizcaino. Dès 1930 elle est membre du Comité Central du P.C.E. puis rédactrice de son journal, Mundo Obrero, spécialiste des questions féminines. Elle est arrêtée une première fois en 1931 pour un an. Mais sa libération est de courte durée : elle est réincarcérée en 1933. Avec la victoire du Frente Popular, Ibárruri est élue député aux Cortes. Pendant la

guerre civile qui éclata quelques semaines plus tard, celle qu'on appelait la Pasionaria eut une activité fondamentale en s'adressant régulièrement à la population, et en se déplaçant très souvent au front. Sa personnalité chaleureuse, ses dons d'oratrice, l'impact de sa silhouette, vêtue de noir, de veuve des héros lui donnaient une dimension presque mythique. Quand l'U.R.S.S. abandonna à l'automne de 1936 sa politique de non-intervention, la défense de Madrid passa au centre de l'attention de l'opinion mondiale. Avec les formules célèbres «No pasarán» («Ils ne passeront pas»), «Antes morir de pie que vivir de rodillas» «Plutôt mourir debout que de vivre à genoux», elle incarna aux yeux de millions de ses contemporains la volonté de résistance au fascisme du peuple espagnol. Son adieu aux brigades internationales fut à cet égard très émouvant.

Après la défaite républicaine, elle trouva refuge en U.R.S.S. où son fils, Ruben, mourut lors de la bataille de Stalingrad (1942). En mai 1944, elle devient Secrétaire Générale du PCE en exil.

Elle revint en Espagne après la mort de Franco (1977) et fut de nouveau élue député. Elle mourut en 1985.



LA « RETIRADA »

(L'exil républicain espagnol d'après-guerre)



Tribune 6 février 1939

Quand le 26 janvier 1939, Barcelone tombe aux mains de Franco, la population catalane et avec elle des milliers de républicains provenant de toute l'Espagne se dirigent vers la frontière française pour échapper à la répression et aux bombardements. Ces civils sont bientôt rejoints par une partie de l'armée républicaine en déroute. Cette retraite (la Retirada) entraîne dans l'exode des centaines de milliers

de réfugiés. Le passage de la frontière se fait dans des conditions particulièrement pénibles : les populations sont affaiblies par trois ans de combats et de privations, les cols sont enneigés, l'aviation franquiste bombarde les réfugiés sur les routes catalanes. Civils et militaires sont le plus souvent partis précipitamment, avec peu d'affaires, et ils arrivent en France dans le dénuement le plus complet.



Bourg Madame : le pont frontière où passent les réfugiés, les gardes mobiles les aident à porter leurs bagages. 30/01/1939.



15 février 1939. Frontière franco-espagnole de Cerbère arrivée d'un convoi de réfugiés espagnols « Collection F. Berlic ».

Partagé entre la crainte de voir des «hordes» de révolutionnaires «rouges» déferler sur le pays et le respect des valeurs républicaines qui accordent asile et hospitalité aux persécutés, le gouvernement français du radical Edouard Daladier décide finalement d'ouvrir la frontière le 28 janvier 1939, mais aux seuls réfugiés civils. Les hommes armés patientent quelques jours de plus sous les bombardements franquistes.

Le 5 février, la frontière est enfin ouverte aux soldats républicains. Entre le 28 janvier et le 13 février, ce sont 475 000 personnes qui passent la frontière française, en différents points du territoire : Cerbère, Le Perthus, Prats de Mollo, Bourg-Madame, etc.

Ces réfugiés ne bénéficient pas d'un accueil optimal.



La frontière du Perthus « Collection F. Berlic ».

En dépit du soutien de la gauche et des militants syndicaux porteurs d'une attitude humaniste et solidaire, la France de 1939 est loin d'être pour les Espagnols la République sœur dont ils espèrent obtenir réconfort et soutien. Là encore, à l'image de leur comportement pendant ces années de guerre les militants de la fédération CGT des cheminots sont présents et notamment nos syndicats de cheminots frontaliers qui apportent leur solidarité, leur aide et soutien aux réfugiés, leurs familles et leurs enfants.

Rongée par la crise économique, en proie aux sentiments xénophobes, repliée sur elle-même, la société française offre aux réfugiés un accueil plus que mitigé. Avant même la Retirada, plusieurs décrets-lois ont été édictés par le gouvernement Daladier, dont celui du 12 novembre 1938 qui prévoit l'internement administratif des étrangers «indésirables», c'est-à-dire susceptibles de troubler l'ordre public et la sécurité nationale. Les Espagnols sont les premiers à subir les conséquences de cette politique nouvelle en direction des populations allogènes.

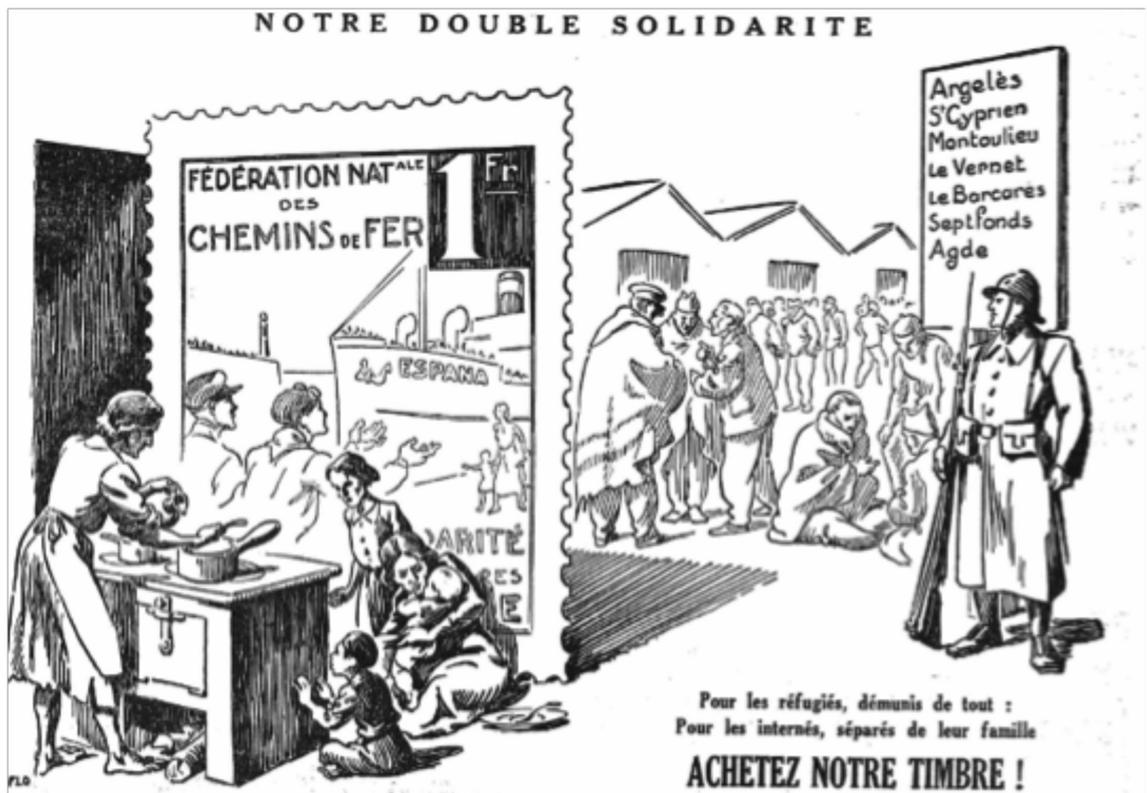


L'exode des réfugiés espagnols. « 700 enfants, venant de Puigcerda, sont arrivés hier par le train en gare de la Tour de Carol. Les petits réfugiés attendent dans le hall de la gare d'être dirigés vers un centre d'hébergement. » France Presse n°13, 30/01/1939. « Collection F. Berlic ».

Le gouvernement français avait envisagé l'afflux de réfugiés à sa frontière mais jamais dans de telles proportions et il se retrouve débordé par la situation. Les autorités déploient les troupes militaires aux différents points de passage. Les Espagnols, comme les volontaires étrangers, sont désarmés, fouillés, identifiés puis envoyés dans des centres d'accueil dispersés le long de la frontière pour y être vaccinés et ravitaillés. Les familles sont séparées. Les femmes, les enfants

et les vieillards sont envoyés en train vers les départements de l'intérieur de la France. Plus de 70 départements français accueillent ainsi des groupes de réfugiés civils, durant plusieurs mois, dans des structures d'hébergement diverses, mises à disposition par les municipalités. Les conditions de vie dans ces centres d'hébergement sont variables et dépendent en partie de l'accueil que leur réserve l'équipe municipale en poste et de la mobilisation de la population locale.

Les camps d'internement

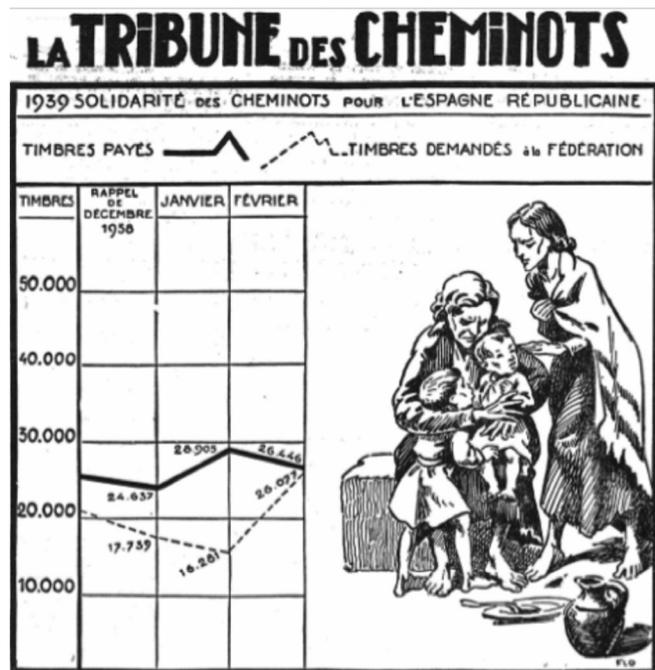


Dessin Tribune des cheminots

Les hommes, eux, sont parqués dans des camps d'internement, montés à la hâte sur les plages du Roussillon et dans le sud-ouest de la France. Quelques groupes de femmes et d'enfants sont aussi du voyage, preuve de la désorganisation des autorités à la frontière. Les camps d'Argelès-sur-mer, du Barcarès et de Saint-Cyprien sont construits à même le sable, par les réfugiés, utilisés comme main d'œuvre par les autorités. Les camps du Vernet d'Ariège, de Septfonds, de Rieucros, de Gurs, de Bram et d'Agde viennent compléter ce dispositif d'internement. Ils sont pensés pour désengorger les camps du Roussillon où sont internés plusieurs dizaines de milliers d'hommes – 87 000 personnes pour le seul camp d'Argelès début mars 1939. (chiffre donné à la date du 6 mars 1939 - archives départementales des Pyrénées Orientales, 31W274).

Les conditions de vie dans ces camps, que les autorités françaises nomment elles-mêmes, en 1939, «camps de concentration», sont extrêmement précaires (début février 1939, à l'occasion d'une conférence de presse à propos du camp d'Argelès, le ministre de l'Intérieur Albert Sarraut s'exprime en ces termes : «le camp d'Argelès sur Mer ne sera pas un lieu pénitentiaire, mais un camp de concentration. Ce n'est pas la même chose», Geneviève Dreyfus-Armand, Émile Temime, Les Camps sur la plage, un exil espagnol, Paris, éditions Autrement, 1995, 141 p.).

Les premières semaines, les hommes dorment à même le sable ou la terre, sans baraquement pour s'abriter. Les décès sont réguliers en raison du manque d'hygiène et des difficultés d'approvisionnement en eau potable et en nourriture. Les conditions de surveillance sont drastiques



Pour donner des vêtements, des chaussures aux pauvres réfugiés...

et assurées par les troupes militaires, tirailleurs sénégalais, spahis ou garde républicaine mobile. Humiliés par cet accueil et les conditions de vie qu'ils subissent durant leurs premiers mois en France, les réfugiés tentent cependant d'améliorer leur quotidien dans les centres d'hébergement et dans les camps. En comptant parfois sur l'aide de différentes organisations internationales de soutien aux réfugiés espagnols, ils organisent différentes activités afin de ne pas sombrer dans la folie et la dépression. Jeux de cartes, parties d'échecs, rencontres sportives, cours scolaires de tous niveaux, rédaction de journaux ou de bulletins, conférences improvisées et discussions politiques constituent l'emploi du temps de la majorité des réfugiés.

L'EXODE tragique d'une population entière, fuyant devant les barbares fascistes, a proposé de nouveaux devoirs d'accueil et de solidarité aux travailleurs de notre pays.

Les cheminots les ont acceptés résolument ; ils sont à l'avant-garde des corporations, dans ce domaine. Des dévouements admirables se sont manifestés. Ils durent. Ils dureront tant qu'il le faudra.

Chaque jour, à Perpignan, à Toulouse, à Cerbère, à La Tour-de-Carol, à Carcassonne, à Caussade, à Agde, à Reuvres, à Romilly, en cent localités différentes nos militants ont donné, donné et donneront le meilleur d'eux-mêmes et de leur temps pour secourir, adoucir, soulager des dizaines de milliers d'infortunés, dans les camps d'internement comme dans les centres de réfugiés.

On fera peut-être un jour le bilan des démarches qu'ils auront dû faire, des résistances qu'il leur aura fallu vaincre, des heures de sommeil et de repos qu'ils auront délibérément sacrifiées.

Et, comme bien l'on pense, ce n'est encore là qu'un aspect de cette sorte d'épopée tragique qui fera date et permettra à l'histoire de prononcer son jugement. Partout, mais principalement dans les centres directement touchés, les travailleurs ont également payé de leurs deniers.

Et là encore, que ce soit sous la forme des souscriptions ou que ce soit « en prise directe » par l'adoption temporaire de réfugiés à leur foyer, les cheminots ont pris la tête de ce grand mouvement de solidarité.

Or, je voudrais précisément par ces lignes, intéresser de nombreux camarades qui, moins bien placés géographiquement que ceux qui peuvent chaque jour mesurer toute l'étendue de cette souffrance physique et morale d'un peuple, n'ont pas eu l'occasion de la secourir aussi largement.

Quelles que soient l'ampleur des dons reçus, l'importance des sommes recueillies, il y a encore présentement trop de gosses et de femmes qui vont pieds nus, trop d'internés auxquels il manque le paquet de tabac ou l'accessoire de toilette qui permettrait de supporter un peu plus patiemment la déprimante détention.

Il ne rentre, hélas ! pas assez d'argent dans notre caisse « Espagne ». Aussi, m'adressant à tous ceux qui n'ont pas eu encore l'occasion de faire tout leur devoir et qui le sentent, et qui en souffrent, je leur dis : « Demandez, réclamez le timbre à 1 franc, édité par notre Fédération, au bénéfice de l'Espagne républicaine. »

Et vous, secrétaires de syndicats — de gros syndicats, parfois — qui avez paru vous désintéresser quelque peu de sa diffusion, qui avez manqué de courage, de cran pour le proposer à vos adhérents, n'attendez pas un jour de plus pour racher la faute commise : réclamez, vous aussi, notre timbre, diffusez-le...

...En pensant à vos gosses... En pensant au fascisme aussi, dont rien ne vous sauvera, hormis l'universelle pratique de la solidarité ouvrière internationale.

A. PERIGNON.

L'EXODE DES RÉFUGIÉS ESPAGNOLS À LA TOUR-DE-CAROL

Témoignage de notre camarade Blimon, Secrétaire du Syndicat de la Tour de Carol en 1939

Le 29 janvier, date inoubliable, commençait l'exode des femmes et des enfants. Le premier train amenait à La Tour -de-Carol, à 9h30 du soir, des femmes, des enfants, des vieillards apeurés, le visage amaigri, les yeux épouvantés par les récents bombardements de l'aviation italo/allemande.

Parmi ce premier convoi, qui passa la nuit dans les locaux de la gare, il y avait un aveugle de 20 ans, victime de l'aviation ; une jeune fille institutrice, la jambe coupée à mi-cuisse.

Je demandai à cette dernière où elle avait perdu ce membre : « A Barcelone, me dit-elle, dans ma classe, parmi mes élèves ; certains d'entre eux, les malheureux reposent de leur dernier sommeil par la lâcheté de l'aviation italienne ».

Ce n'était que le commencement du calvaire des femmes et des enfants, calvaire qui devait continuer, hélas ! Plus de 15 jours ! Puis ce furent, les milices qui passèrent la frontière par paquet de mille et deux mille et qui venaient se faire désarmer par la garde mobile qui, quoi qu'en dise la presse, fut littéralement débordée, les responsables ayant oublié de demander des effectifs assez nombreux.

Ensuite, ce furent les derniers jours de bataille dans la vallée de Puigcerdá, à la Seo de Urgel, où la brillante 26e division tenait l'adversaire en échec pour assurer le repli en France de ce qui restait de femmes et d'enfants ainsi que de l'arrière et du matériel qu'elle ne voulait pas laisser aux rebelles .

Ici une parenthèse ; la presse a parlé de trois avions de chasse qui sont venus évoluer aux environs de Puigcerdá.

Que faisaient-ils ? Eh bien ! Camarades, ils mitraillaient une colonne de femmes et d'enfants qui, fuyant la barbarie fasciste, venaient se réfugier en France. Résultat : 15 morts, 55 blessés. Encore un bel exploit des couards aviateurs italiens, n'est-ce pas ?

Voici le dernier épisode :

Les cheminots espagnols qui ont assuré jusqu'au dernier moment le transport des réfugiés, n'ayant plus de femmes ni d'enfants à acheminer vers la France, firent le chargement de 10 ou 12 wagons de provisions de bouche : blé, riz, lentilles, sel, poivre, morue, etc Total : cent tonnes de ravitaillement environ, plus le train blindé.

Pour eux commença dès lors un second épisode : coucher dehors par des températures qui atteignent souvent 12° au-dessous de zéro.

Dans les tous premiers jours, le camarade Berger, délégué de la Fédération, (Secrétaire du syndicat cheminots de Toulouse), avec le camarade Grau, de Perpignan, venus à La Tour-de-Carol, pour organiser un secours immédiat aux camarades cheminots espagnols, me donnèrent des provisions. Je me suis mis en contact aussitôt avec les responsables pour apporter le secours fraternel et matériel de l'organisation. Mais hélas ! Quel secours aurait-il fallu à des hommes déprimés qui, les premiers jours, touchaient une boule de pain à douze ! Pensez-vous, camarades, que le gouvernement de la République française a fait son devoir en donnant une si maigre ration à des hommes qui couchaient dehors ?

Non ! Il fallut une tourmente de neige et 7 morts dans la nuit, au camp, pour que les forces de l'armée demandent à faire coucher tous ces camarades dans des wagons où, au moins la nuit, ils étaient à l'abri. La presse nous a fait savoir qu'ils touchaient de la viande : c'est vrai, mais la première distribution eut lieu dix jours après leur arrivée au camp. Alors, un autre problème se présenta : comment faire cuire la viande sans cuisine roulante, sans fourneau ? Rien que quelques foyers installés avec des pierres.

Je fus donc amené à acheter des ustensiles de cuisine pour que les camarades cheminots espagnols puissent manger la viande qui leur était distribuée.

Nos camarades cheminots espagnols ont changé de camp.

Je souhaite et insiste pour que des camarades des syndicats les plus proches se mettent en contact avec eux pour leur apporter notre aide fraternelle et matérielle.

J'en terminerai en remerciant de la part des camarades cheminots espagnols, les camarades de la Fédération région Est, pour l'aide matérielle qu'ils ont apportée à La Tour-de-Carol.

Dans la tourmente de la Seconde Guerre mondiale

À la mi-juin 1939, 173 000 Espagnols sont encore internés dans les camps français. La situation, qui devait être temporaire, se prolonge. Les autorités favorisent les rapatriements en Espagne pour alléger la charge représentée par les réfugiés. Nombreux sont alors les Espagnols à retourner en terre franquiste, pas toujours volontairement. Des cas de rapatriements forcés sont signalés, notamment au départ des centres d'hébergement. Certains réfugiés essaient alors d'émigrer en Amérique latine, refusant le retour en Espagne tant que Franco sera au pouvoir. Le Mexique accueille des réfugiés, mais les effectifs resteront limités. Alors que la guerre se profile, ceux qui restent deviennent pour le gouvernement français une possible main d'œuvre pour remplacer les appelés au front.

Les Compagnies de Travailleurs Étrangers sont organisées dès le mois d'avril 1939 par un décret-loi et des milliers d'Espagnols, de sexe masculin et âgés de 20 à 48 ans, sont embauchés dans le but de fortifier les frontières et de participer à des travaux publics de grande envergure. Les autorités militaires proposent aussi aux réfugiés espagnols de rejoindre notamment la Légion Étrangère ou le corps des Régiments de Marche de Volontaires Étrangers.

Durant la Seconde Guerre mondiale, des groupes de réfugiés espagnols s'organisent dans les maquis et entrent en résistance contre l'occupant nazi et le gouvernement de Vichy. La motivation des Espagnols est portée par l'espoir de renverser, avec l'aide des démocraties européennes, le régime de Franco. Or, les puissances alliées ne tiendront pas leurs promesses. Franco reste au pouvoir jusqu'en 1975, prolongeant ainsi l'exode des réfugiés qui deviendront des exilés politiques (à noter qu'au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, on compte 240 000 Espagnols en France, parmi lesquels 40% d'exilés républicains).

L'exode des réfugiés espagnols à la Tour-de-Carol

Le 29 janvier, date inoubliable, commençait l'exode des femmes et des enfants. Le premier train amenait à La Tour-de-Carol, à 9 h. 30 du soir, des femmes, des enfants, des vieillards apeurés, le visage amaigri, les yeux épouvantés par les récents bombardements de l'aviation italo-allemande.

Parmi ce premier convoi, qui passa la nuit dans les locaux de la gare, il y avait un aveugle de 20 ans, victime de l'aviation; une jeune fille institutrice, la jambe coupée à mi-cuisse. Je demandai à cette dernière où elle avait perdu ce membre : « A Barcelone, me dit-elle, dans ma classe, parmi mes élèves; certains d'entre eux, les malheureux, reposent de leur dernier sommeil par la lâcheté de l'aviation italienne. »

Ce n'était que le commencement du calvaire des femmes et des enfants, calvaire qui devait continuer, hélas ! plus de 15 jours ! Puis ce furent les milices qui passèrent la frontière par paquet de mille et deux mille et qui venaient se faire désarmer par la garde mobile qui, quoi qu'en dise la presse, fut littéralement débordée, les responsables ayant oublié de demander des effectifs assez nombreux.

Ensuite, ce furent les derniers jours de bataille dans la vallée de Puigcerda, à la Seo de Urgel, où la brillante 26^e division tenait l'adversaire en échec pour assurer le repli en France de ce qui restait de femmes et d'enfants ainsi que de l'arrière et du matériel qu'elle ne voulait pas laisser aux rebelles.

Ici une parenthèse : la presse a parlé de trois avions de chasse qui sont venus évoluer aux environs de Puigcerda. Que faisaient-ils ? Eh bien ! camarades, ils mitraillaient une colonne de femmes et d'enfants qui, fuyant la barbarie fasciste, venaient se réfugier en France. Résultat : 15 morts, 55 blessés. Encore un bel exploit des couards aviateurs italiens, n'est-ce pas ?

Voici le dernier épisode :

Les cheminots espagnols qui ont assuré jusqu'au dernier moment le transport des réfugiés, n'ayant plus de femmes ni d'enfants à acheminer vers la France, firent le chargement de 10 ou 12 wagons de provisions de bouche : blé, riz, lentilles, sel, poivre, morue, etc... Total : cent tonnes de ravitaillement environ, plus le train blindé.

Pour eux commença dès lors un second épisode : coucher dehors par des températures qui atteignent souvent 12° au dessous de zéro.

Dans les tout premiers jours, le camarade Berge, délégué de la Fédération, avec le camarade Grau, de Perpignan, venus à La Tour pour organiser un secours immédiat aux camarades cheminots espagnols, me donnèrent des provisions. Je me suis mis en contact aussitôt avec les responsables pour apporter le secours fraternel et matériel de l'organisation. Mais, hélas ! quel secours aurait-il fallu à des hommes déprimés qui, les premiers jours, touchaient une boule de pain à douze ! Pensez-vous, camarades, que le gouvernement de la République française a fait son devoir en donnant

une si maigre ration à des hommes qui couchaient dehors ? Non !

Il fallut une tourmente de neige et 7 morts dans la nuit, au camp, pour que les forces de l'armée demandent à faire coucher tous ces camarades dans des wagons ou, au moins la nuit, ils étaient à l'abri. La presse nous a fait savoir qu'ils touchaient de la viande : c'est vrai, mais la première distribution eut lieu dix jours après leur arrivée au camp. Alors, un autre problème se présenta : comment faire cuire la viande sans cuisine roulante, cuire la viande sans cuisine roulante, sans fourneau ? Rien que quelques foyers installés avec des pierres.

Je fis donc amener à acheter des ustensiles de cuisine pour que les camarades cheminots espagnols puissent manger la viande qui leur était distribuée.

*

Nos camarades cheminots espagnols ont changé de camp. Je souhaite et insiste pour que des camarades des syndicats les plus proches se mettent en contact avec eux pour leur apporter notre aide fraternelle et matérielle. J'en terminerai en remerciant, de la part de camarades cheminots espagnols, les camarades de la Fédération, région Est, pour l'aide matérielle qu'ils ont apportée à la Tour-de-Carol.

Le secrétaire : BLIMON.

UNE LETTRE QUI FAIT HONNEUR AUX CHEMINOTS

Mazères, le 1^{er} mars 1939.

Camarade Pierre BRIMONT,

Cher ami,

Nous tenons avec honneur à nous adresser à vous au nom de tous les camarades de la Compagnie du Train Blindé pour que, par votre personne, soit exprimée notre plus expressive satisfaction et tous nos agréments, à tous les camarades cheminots de cette noble et hospitalière France qui est pour nous en ce moment d'un grand secours, qui a su interpréter notre profonde douleur et dont les gestes ont su adoucir nos peines.

La grande masse des cheminots n'a pas fait de différence dans ses dons choisis et abondants, lesquels bien gérés et dans l'ordre, nous ont été effectués.

Par ordre des autorités françaises, nous nous sommes vu préciser, en raison de nos conditions de militaires, d'avoir à nous séparer du reste des cheminots qui, avec nous, se trouvaient à La Tour-de-Carol.

Je vous demande, par la présente, et en faisant appel à vos convenances que nous soit remise la correspondance qui sera dirigée sur vous à destination de notre unité.

Sur cette conclusion, et en espérant de vos nouvelles, je vous envoie notre plus fraternel salut.

Manuel Rodriguez NOGUERAS,

Train Blindé, 10^e bataillon
1^{er} Compagnie, Camp de réfugiés militaires, MAZERES (Ariège)

Monceau choisi

Le poème « No passareu » [« Vous ne passerez pas »] de l'écrivain Catalan Apel les Mestres, écrit en 1915, pendant la Première Guerre Mondiale, après l'invasion de la Belgique par les Allemands, souvent reprise par les républicains catalans lors de la Guerre d'Espagne.

« No passareu »

No passareu, i si passeu
serà damunt d'un clap de cendres;
les nostres vides les prendreu;
nostre esperit no l'heu de prendre.
Mes no serà per més que feu,
no passareu.

No passareu, i si passeu,
quan tots haurem deixat de viure,
sabreu de sobres a quin preu
s'abat un poble digne i lliure.
Mes no serà per més que feu,
no passareu.

No passareu, i si passeu,
decidirà més tard la història,
entre el saió que clava en creu
i el just que hi mor, de qui és la glòria.
Mes no serà per més que feu,
no passareu.

A sang i foc avançareu
de fortaleza en fortaleza;
però, què hi fa! si queda en peu
quelcom més fort: nostra fermesa.
Per ço cantem: per més que feu,
no passareu.

Monceau choisi

« J'explique certaines choses » de Pablo Neruda, (1937)

Vous me demanderez : Où sont les lilas ?
Et la métaphysique couverte de coquelicots ?
Et la pluie qui frappait si souvent
vos paroles en les remplissant
de brèches et d'oiseaux ?
Je vais vous raconter ce qui m'arrive.
Je vivais dans un quartier
de Madrid, avec des cloches,
avec des horloges, avec des arbres.
De là, on apercevait
le visage sec de la Castille
comme un océan de cuir.
Ma maison était appelée
la maison des fleurs, parce que de tous côtés
éclataient les géraniums : c'était
une belle maison
avec des chiens et des enfants.
Raoul, te souviens-tu ?
Te souviens-tu, Rafael ?
Federico, te souviens-tu,
sous la terre,
te souviens-tu de ma maison et des balcons où
la lumière de juin noyait des fleurs sur ta bouche ?
Frère, frère !
Tout
n'était que cris, sel de marchandises,
agglomérations de pain palpitant,
marchés de mon quartier d'Arguelles avec sa statue
comme un encier pâle parmi les merluches :
l'huile arrivait aux cuillères,
le profond battement
de tes pieds et de tes mains emplissait les rues,
mètres, litres, essence
aiguë de la vie,
poissons entassés,

contexture de toits cernés d'un soleil froid dont
la flèche se fatigue,
délirant ivoire des fines pommes de terre,
tomates recommencées jusqu'à la mer.
Et un matin tout était en flamme
et un matin les foyers
sortaient de terre
dévorant les vivants,
et dès lors ce fut le feu,
ce fut la poudre dès lors,
et dès lors ce fut le sang.

Des bandits avec des avions, avec des maures,
des bandits avec des bagues et des duchesses,
des bandits avec des moines noirs pour bénir
venaient du ciel pour tuer des enfants,
et à travers les rues le sang des enfants
coulait simplement, comme du sang d'enfants.

Chacals que le chacal repousserait,
pierres que le chardon dur mordrait en crachant,
vipères que les vipères honniraient !
Face à vous j'ai vu le sang
de l'Espagne se lever
pour vous noyer dans une seule vague
d'orgueil et de couteaux !

Généraux
traîtres
regardez ma maison morte,
regardez l'Espagne brisée :
mais de chaque maison morte surgit un métal ardent
au lieu de fleurs,
mais de chaque brèche d'Espagne
surgit l'Espagne,
mais de chaque enfant mort surgit un fusil avec des yeux,
mais de chaque crime naissent des balles
qui trouveront un jour
l'endroit de votre cœur.

Vous allez demander :
pourquoi votre poésie ne parle-t-elle pas du rêve, des feuilles,
des grands volcans de votre pays natal ?
Venez voir le sang dans les rues,
venez voir
le sang dans les rues,
venez voir le sang
dans les rues !



T A B L E R O N D E

Le Front populaire, la CGT et la création de la SNCF Samedi 5 novembre 2016

de 14h à 17h30 au Musée de l'histoire vivante à Montreuil
organisée par l'Institut d'histoire sociale de la fédération CGT des cheminots,
le musée de l'histoire vivante en partenariat avec Rails et histoire

14h-14h15 : Accueil et ouverture par le MHV et l'IHS-CGT Cheminots

14h15-14h30 : Jean Vigreux, Université de Bourgogne :
Introduction générale sur l'année 1937.

1^{re} table-ronde : animée par Eric Lafon

14h30-14h50 : Morgan Poggioli, Université de Bourgogne
Le syndicalisme cheminot pendant le Front populaire et son rapport à l'Etat-Patron
dans le cadre de la SNCF (1934-1938).

14h50-15h10 : Pierre Vincent, IHS-CGT Cheminots :
La CGT et la création de la SNCF : points de vue et positions,
débat au sein des CGT, puis de la CGT réunifiée.

15h10-15h30 : Serge Wolikow, Université de Bourgogne :
Pierre Semard et la nationalisation de la SNCF 1936-1937.

15h30-15h50 : Questions / débat

Seconde table-ronde animée par Caroline Chalier

15h50-16h10 : Julie Maurice, doctorante en histoire, Université Paris-Sorbonne, Ecole nationale des Chartes, SNCF
De la toute puissance des compagnies à la convention collective de 1938 : retour sur l'histoire du statut
des cheminots.

16h10-16h30 : Témoignage de Paul Castel, ancien apprenti et responsable du Comité populaire des ateliers de Noisy-le-Sec
Être apprenti des chemins de fer aux ateliers du matériel de la Compagnie des Chemins de fer de l'Est
de Noisy-le-Sec (1936-1939).

16h30-16h50 : Cécile Hochard, CNRS :
Être cheminot au temps du Front populaire.

16h50-17h10 : Questions / débat suivi d'un pot amical

Musée de l'histoire vivante - 31 boulevard Théophile Sueur - 93100 Montreuil

Site : www.museehistoirevivante.fr - Tél : 01.48.54.32.44

Inscription auprès de l'IHS : ihsc@cheminotcgt.fr et d'Eric Lafon : elafon.mhv@orange.fr

